

EUSEBE

O U

LES BEAUX PROFITS DE LA VERTU

DANS LE SIÈCLE OÙ NOUS VIVONS.

Virtus post nummos.



AMSTERDAM,

CHEZ LES HÉRITIERS DE MARC - MICHEL REY.

1 7 8 5.

EUSÈBE
OU
LES BEAUX PROFITS
DE LA VERTU

DANS LE SIÈCLE OÙ NOUS VIVONS

Virtus post nummos.

AMSTERDAM,

CHEZ LES HÉRITIERS DE MARC-MICHEL REY.
1785.



Explication du Frontispice.

Le Vice désigné par un poignard, & des serpens est assis sur un trône, & s'appuie sur le globe. Il tient la vertu enchaînée & appuie un pied sur son épaule. La Fortune debout devant le Vice, lui verse d'une corne d'abondance de l'or, des mitres, des croix, des cordons & c tandis qu'un Génie, aux pieds de la vertu secoue tristement un sac dont il ne tombe rien. Auprès de la Vertu on voit la chouette qui traîne les ailes, l'Egide rongée par les rats, & des chaînes, des verges, des haches, des carcans, récompenses fréquentes de la vertu.

AVANT-PROPOS.

On crie sans cesse aux hommes soyez vertueux ! C'est là dit-on le but de l'éducation, du gouvernement, de la religion. Soyez vertueux !... O hommes méchants quel cas faites-vous donc de cette vertu, & de celui qui la fuit ? n'est-il pas à vos yeux la plus vile des créatures, s'il n'a ni or, ni soldats, ni puissance ? Quel est le pays du monde où l'on ne préfère pas l'or à la sagesse, des parchemins à des talens, un vain éclat à un mérite réel ? Prenez l'homme le plus vertueux de la terre, ne lui donnez point d'or & poussez-le au hasard sur ce globe ; s'il a une ame noble & élevée vous verrez ce qu'il deviendra. Prenez l'homme le plus stupide & le plus méchant, donnez-lui de l'or, des ayeux, des soldats ; & cette rage de destruction que Ton nomme courage ; & bientôt l'univers se prosternera. Prenez le plus vil des scélérats ; faites coudre sur sa poitrine des plaques d'or ou d'argent ; passez lui trois aunes de ruban par dessus l'épaule, & mettez-le à même de piller un peuple ; & vous verrez bientôt ce peuple stupide adorer le monstre qui le dévore. Partout n'est-ce pas l'intrigue, la bassesse, la vile flatterie, le crime infâme ou le caprice arrogant qui placent à leur gré les hommes sur la roue du sort ? N'est-ce pas la force qui gouverne le monde ? Ne se joue-t-elle pas avec arrogance de la vertu ? n'enchaîne-t-elle pas à son gré la raison ? n'a-t-elle pas élevé devant le palais de la vérité un mur d'airain ?

O hommes ! changez de principes ou de conduite. Si vous voulez qu'on soit vertueux ; estimez la vertu. Vos mœurs, vos gouvernemens, vos religions, vos lois, vos extravagances forment mille tourbillons impétueux qui se jouent de l'homme vertueux, & le rejettent tour à tour.

Les méchants diront peut-être : que j'ai voulu faire la satire de la vertu ; mais que m'importent les méchants ? il y a longtems que je ne les crains plus. Les ames honnêtes verront que j'ai voulu faire la satire de nos désordres & de nos inconséquences, & je me fais gloire de ce dessein.

EUSÈBE

ou

LES BEAUX PROFITS DE LA VERTU PANS LE

SIÈCLE OÙ NOUS VIVONS.

CHAPITRE I.

Naissance d'Eusèbe.

Eusèbe n'avoit pas une naissance illustre ; car ses yeux n'avoient point volé fur les grands chemins, force des châteaux, brûlé des villages, battu des paysans, violé leurs filles, éventré leurs femmes ; ils n'avoient pas mené des troupes de bandits contre d'autres troupes de bandits pour les exterminer ; ils n'avoient pas même joui de l'honneur d'être les ministres ou les confidens des plaisirs secrets d'un Prince. Le père d'Eusèbe étoit un homme obscur ignoré, un de ces hommes qu'on ne reçoit point dans les bonnes sociétés, avec lesquels les gens à naissance illustre rougiroient de se trouver à table, ou dans la rue, ou à la promenade. Car le père d'Eusèbe n'avoit point d'or, il ne portoit point d'habits de velours ou de soie, il ne se faisoit pas traîner par des animaux, ni suivre par deux grands coquins. Ce n'étoit qu'un honnête homme. Il se nommoit Charles. Maître d'un petit champ que lui avoit laissé son père, il l'avoit vendu pour apprendre la chirurgie, il exerçoit cet art dans son village dans les environs. Son cœur l'avoit engagé à choisir cet état ; il aimoit à faire du bien aux malheureux, il trouvoit un grand plaisir à les soulager dans leurs maux. Après trente ans de travaux, le père d'Eusèbe étoit toujours pauvre. Devient-on riche quand on est bon ! Il tomba malade. Sa maladie fut longue opiniâtre. Il n'eut d'autres secours que les soins assidus d'une nièce nommée Thérèse qui le servoit depuis dix ans. Au bout de quelques mois il se rétablit. Pénétré des soins de sa nièce, elle devint bien chère, à son cœur ; il n'avoit rien pour lui témoigner sa reconnoissance, il n'avoit que son cœur ; il le lui donna tout entier. La reconnoissance fit éclore l'amour, l'amour éteignit la raison ; dans un de ces

momens de délire si doux pour les cœurs reconnoissans, Thérèse éprouva, de la part de son oncle, tout ce que l'amour la reconnoissance peuvent inspirer de plus expressif à un oncle sensible qui se porte bien.

Thérèse ne fut pas longtems à s'appercevoir qu'une reconnoissance un peu vive pouvoit avoir des suites visibles. Tout le village s'en apperçut aussi. On est scandalisé, on jase, on murmure. Bientôt Monsieur le Curé apprend la chose ; c'étoit un saint homme, il fut révolté de l'horreur du crime. Il court chez le seigneur du village. C'étoit un saint homme aussi. Madame la Comtesse qui aimoit tendrement Mr. le Curé étoit aussi une sainte femme. Tous ces saints personnages sentirent se réveiller dans leur cœur le zèle dévorant du Seigneur ; ils auroient bien voulu dévorer fur le champ les coupables.

Charles fut cité au tribunal de Mr. le Comte ; il y parut avec confiance, il avoit guéri deux fois Monseigneur d'un mal dont il avoit été attaqué après ses voyages de Paris ; il avoit soulagé secrettement Madame la Comtesse d'un embonpoint incommode qu'elle avoit pris en l'absence de son mari, que les prières de Mr. le Curé n'avoient pu dissiper.

Charles fondit en larmes, avoua sa faute. On lui demanda s'il avoit vingt écus pour payer une dispense du Pape sans la quelle on ne pouvoit épouser sa nièce. Charles répondit qu'il n'avoit pas vingt sous. En conséquence on condamna Charles à sortir sous vingt-quatre heures des terres de Mr. le Comte, Thérèse à être enfermée dans une-maison de force que la piété de Madame la Comtesse avoit fondée dans ses terres, pour enfermer les jeunes filles mendiante libertines, les faire filer au profit de la fondatrice.

Charles demanda qu'on lui permît de prendre du moins son enfant, quand Thérèse seroit accouchée ; le cœur sensible dévot de Madame la Comtesse ne put lui refuser cette grâce ; parce qu'elle pensa que les enfants qui viennent de naître ne peuvent pas encore filer.

Après ce beau jugement, Mr. le Curé donna le bras à Madame la Comtesse pour la reconduire dans sa chambre, Mr. le Comte partit pour la chasse au milieu des hurlemens de trente chiens qui l'attendoient à la porte.

CHAPITRE II.

Éducation d'Eusèbe.

Charles eut son enfant, c'étoit Eusèbe. Il l'emporta Hors des terres de Mr. le Comte, se retira-dans un hameau où il vécut comme il put avec une vieille femme dont la chèvre fournissoit du lait au petit Eusèbe. Thérèse mourut au bout de quelques tems, de regret d'avoir soigné son oncle pendant sa maladie ; de désespoir de n'avoir pas eu vingt écus à donner au Pape pour apaiser le Ciel.

Cependant Eusèbe grandit ; Charles avoit étudié comme nous l'avons dit ; il avoit quelques livres. Il instruisit Eusèbe. Il lui apprit à lire, à écrire, lui enseigna l'arithmétique, puis l'anatomie la botanique.

Mais une science bien plus utile qu'il lui enseigna c'est la morale. Il lui apprit que la science la vertu sont les trésors les plus précieux de l'homme ; que la justice, la vérité, la candeur, la douceur, la bonté nous mènent toujours au bonheur dans cette vie dans l'autre.

Eusèbe avoit les plus heureuses dispositions. Il profita desleçons de son père. A quinze ans il savoit tout ce que Charles pouvoit lui enseigner. Il étoit doux, humain, sensible, aimant la vérité jamais le mensonge ne sortoit de sa bouche. Que de titres pour être heureux !

CHAPITRE III.

Amours d'Eusèbe. Mort de Charles.

La veuve étoit morte, mais elle avoit laissé une fille, une fille charmante. Ursule étoit aussi bonne, aussi douce, aussi vertueuse qu'Eusèbe. Elle avoit été élevée avec Eusèbe, elle étoit de même âge. Ils s'aimèrent. Charles vit leur amour, il en frémit. Mes enfans, leur disoit-il, vous vous aimez, je voudrons bien faire votre bonheur, mais il faut de l'argent pour, s'épouser vous n'en avez point. Quand on ne possède pas de l'argent que les hommes ont façonné, il faut étouffer l'amour que la nature fait naître dans le cœur. Faute d'argent de pain, Ursule fut obligée de quitter le hameau pour aller servir dans une ferme éloignée de quelques lieues. Eusèbe quitta Ursule les larmes aux yeux. Ursule pleura aussi. Eusèbe jura d'être fidèle à Ursule ; Ursule lui fit le même serment, ils se séparèrent en se promettant de s'épouser quand ils auroient de l'argent.

Quelques mois après le départ d'Ursule, Eusèbe perdit son père. Une attaque d'apoplexie l'enleva subitement Eusèbe resta sans ressource sans appui.

CHAPITRE IV.

Eusèbe va à la Ville.

Tout cela s'étoit passé dans le royaume de Babimanie, non loin de la grande ville de Frivolipolis. Quand Eusèbe eut rendu les derniers devoirs à son père, il s'aperçut bientôt qu'il savoit rien, qu'il falloit travailler pour vivre.

Eusèbe avoit dix-sept ans. Il fut trouver le curé du hameau pour lui demander des conseils sur les moyens de gagner sa vie, Mr. le Curé célébroit une orgie, il n'avoit pas le tems de parler à Eusèbe ; il lui envoya deux sous par la gouvernante.

Eusèbe refusa les deux sous en disant qu'il n'étoit pas pauvre puisqu'il se portoit bien qu'il avoit de bons bras. La gouvernante crut qu'il étoit fou lui ferma la porte au nez.

Eusèbe ne savoit comment faire ? Enfin il se rappela qu'il avoit entendu souvent parler du Roi de Babimanie qui étoit le père de tous ses sujets ; il dit en lui-même j'irai trouver le Roi de Babimanie qui est mon père puisque je suis son sujet, quelques jours après il partit, un bâton à la main, pour aller trouver le Roi de Babimanie qui étoit le père de ses sujets.

En arrivant dans la grande ville de Frivolipolis, Eusèbe vit deux files de soldats armés qui bordoient les rues des deux côtés, il demanda ce que cela signifioit, on lui dit que le Roi de Babimanie alloit passer par là, que ces soldats étoient ses gardes. Eusèbe ne pouvoit comprendre comment un Roi qui est le père de ses sujets a besoin de tant de gardes au milieu de ses enfans.

Cependant le Roi de Babimanie passe dans un char traîné par huit chevaux, entouré d'une autre troupe de Soldats. Eusèbe veut s'avancer pour demander à parler au Roi de Babimanie qui est le père de ses sujets ; mais les gardes lui donnent des coups de bourade, le renversent au milieu de la boue. Eusèbe se relève ; il essuyoit un peu la boue dont il étoit couvert, lorsqu'il entendit crier de tous côtés, vive le Roi ! vive le Roi ! Ah, dit-il, voilà des cris de reconnaissance de joie, sûrement le Roi de Babimanie donne audience à ses sujets. Il s'avance, il voit le monarque descendu de voiture, se prosterner, un genou dans la boue, devant un prêtre qui portoit à un malade le pain des anges ; voilà ce qui excitoit les cris de reconnaissance de joie des bons habitans de Frivolipolis.

Quand le pain des anges fut passé Eusèbe crut avoir trouvé le bon moment, il s'avança pour parler au Roi de Babimanie ; mais les gardes ne furent pas plus complaisans que la première fois, le jetèrent encore dans la boue. Ah ! dit Eusèbe en pleurant, je commence à croire que le Roi de Babimanie a plus d'égards pour le pain des anges, que d'amour pour ses enfans.

CHAPITRE V.

Le vertueux Eusèbe trouve un gîte.

Cependant la nuit étoit venue. Le vertueux Eusèbe, transi, couvert de boue, mourant de faim, se retira dans le coin d'un vieux bâtiment pour y passer la nuit. Le guet passe, on trouve Eusèbe ; on le prend, on le questionne. Hélas ! dit le bon Eusèbe, je n'ai jamais fait de mal à personne, je voudrais faire du bien à tout le monde, je fais lire, écrire, j'ai étudié l'arithmétique, l'anatomie la botanique, j'ai deux bras pour travailler ; je suis sujet du Roi de Babimanie qui est le père de tous ses sujets, pourtant j'ai été rejette, battu, roulé dans la boue, voilà que je vais mourir de faim au coin d'une rue de la capitale du royaume de Babimanie. Vas te coucher, lui dit le chef de l'escouade. — Je n'ai point de lit répondit Eusèbe. — cherches-en un. — Je n'ai point d'argent pour le payer. — Quoi ! tu n'as point de gîte ? Nous allons t'en donner un. Et en même tems, il lève rudement le vertueux Eusèbe, le met entre les mains de ses soldats, en leur ordonnant de le conduire dans les prisons de la grande ville de Frivolipolis. Hélas ! dit Eusèbe en sanglotant, est-ce donc un crime de n'avoir point de lit de coucher dans la rue ? Est-ce un crime de n'avoir point d'argent ? je puis travailler, qu'on me donne de l'ouvrage ! Je crois que le coquin raisonne, dit l'officier. Je ne suis pas un coquin, répliqua Eusèbe, je suis un honnête jeune homme qui ne demande pas mieux que de gagner ma vie en rendant quelques services à mes semblables ; je ne croyois pas qu'il fût défendu de raisonner.

On répondit à ce beau raisonnement par quelques coups de canne fur les épaules du vertueux Eusèbe, puis on le mena en prison.

Eusèbe jette dans un cachot, fut confondu parmi la troupe de ces malheureux qui se sentant des dispositions pour la rapine, n'ont pas eu l'occasion ou la bassesse de briguer d'obtenir un privilège, ont eu l'audace

d'exercer sur les grands chemins un métier qu'ils auroient pu exercer en sûreté s'ils avoient eu la précaution d'obtenir quelque bonne place dans les finances, dans la magistrature ; ou dans la justice. Nés avec plus de courage, de hardiesse de besoins, avec moins de souplesse que les brigands privilégiés, voilà toute la différence entre les uns les autres ; le fond du métier est le même. Mais les uns sont emprisonnés pendus, les autres jouissent honorablement du fruit de leurs rapines le transmettent à leur postérité, les succès sont differens.

CHAPITRE VI.

Réflexions du vertueux Eusèbe.

Eusèbe couché dans un cachot infect, sur un tas de paille broyée par les rats, s'abandonna à ses réflexions. Hélas ! dit-il en soupirant, mon père m'avoit répété tant de fois que la vertu nous rendoit heureux dans ce monde dans l'autre ! J'ai travaillé à acquérir de la vertu ; mon cœur ne connoit point le vice, j'ai le crime en horreur, j'ai aimé jusqu'à présent le royaume de Babimanie le Roi de ce royaume que j'ai cru le père de ses sujets ; j'ai appris à lire à écrire, je connois les plantes, je fais l'anatomie, j'ai de bons bras, de bonnes jambes de la santé, je brûle du désir d'être utile à mes semblables, tout cela ne m'a attiré jusqu'ici que le mépris d'une servante de prêtre, des coups de bourade de la part des gardes du Roi de Babimanie, des coups de canne de la part du guet, pour retraite un cachot où je suis confondu parmi des scélérats.

Avec tous mes efforts, je n'ai pu me procurer du pain à manger, de l'eau à boire, une litière pour me reposer. Et il ne falloit qu'une pièce de douze sous pour me procurer tout cela.

Mais ne perdons point courage, la patience est une vertu ; s'il est possible j'exercerai toutes les vertus ; j'ai lu dans quelque'endroit que le spectacle d'un homme de bien luttant contre l'adversité est agréable au ciel. Cette réflexion adoucit un peu la douleur d'Eusèbe, il oublia pour un instant qu'il mouroit de faim, il s'assoupit en fongeant que le Ciel le regardoit.

CHAPITRE VII.

Visite des prisons.

Il y avoit huit jours qu'Eusèbe étoit dans son cachot, lorsqu'un grand bruit de clefs le réveilla en sursaut. On le tire du cachot, il paroît devant un homme lugubre qui l'interroge. Pourquoi es-tu en prison, lui demanda l'homme noir ? Je n'en sais rien, répondit Eusèbe ; tout ce que je fais c'est que je fuis venu de mon village dans la grande ville de Frivolipolis pour me procurer les moyens de vivre en travaillant pour mes semblables ; comme je ne connoissois personne, j'ai voulu m'adresser au Roi parce qu'on m'avoit dit qu'il étoit le père de ses sujets. Mais ses gardes m'ont battu jette dans la boue, j'ai voulu coucher dans la rue, parce que je n'avois pas deux sous pour coucher dans un grenier ; mais on m'a dit qu'il étoit défendu de coucher dans la rue, même quand on n'avoit pas deux sous pour coucher dans un grenier ; lorsque j'ai voulu raisonner pour prouver que ce n'étoit pas un crime de n'avoir pas deux sous, pour dire que j'étois un honnête garçon, que je savois l'arithmétique l'anatomie on m'a dit qu'on mettoit en prison les gens qui raisonnoient ; on m'a prouvé qu'il vaut mieux avoir deux sous pour coucher dans un grenier, que d'être un honnête garçon, de raisonner de savoir l'arithmétique de l'anatomie.

Ces réponses ne furent pas du goût de l'homme noir, Eusèbe fut remis au cachot.

CHAPITRE VIII.

Le vertueux Eusèbe est transporté à l'hôpital.

Après avoir souffert ainsi pendant trois mois toutes les horreurs d'une prison infecte ; le vertueux Eusèbe éprouva enfin les bienfaits de la société. Il tomba malade ; alors on lui fit la grâce de le sortir du cachot. Eusèbe affaibli par la douleur, la faim, l'ennui la maladie tombe en foiblesse, au sortir de la prison. A son réveil il se trouve dans un lit. Il lève les yeux, il voit la lumière. Il sent qu'on l'a soigné, qu'on lui a donné des secours ; il apprend qu'il est dans un hôpital où le Roi de Babimanie fait traiter ses sujets malades ; il bénit le ciel de voir que le Roi de Babimanie est le père de ses sujets. Mais jettant les yeux autour de lui, il voit qu'il est couché à

côté d'un cadavre ; de l'autre côté un malheureux lutte contre la mort ; au pied du lit, trois autres malheureux pouffent des cris affreux que la douleur leur arrache, ou de longs gémissemens sombres expressions de l'abattement du désespoir. Six hommes morts ou mourans rassemblés dans le même lit, infectés de diverses maladies, forment de toutes leurs exhalaisons morbides une atmosphère de mort qui se répand autour d'Eusèbe. Il n'avoit qu'une légère maladie causée par le chagrin, l'ennui, la douleur l'infection de la prison, il prit les germes d'une maladie incurable dans cet asyle de la pitié de la charité chrétienne, où, les Rois qui font les pères de leurs sujets, recueillent charitablement leurs enfans malades auxquels ils n'ont pas songé, de procurer les moyens de gagner douze sous par jour, pour avoir du pain noir un peu de paille dans un grenier.

Si Eusèbe étoit privé des secours temporels, il avoit du moins en abondance les secours spirituels. Tous les jours le révérend père Claude Thespire, capucin de l'étroite observance disoit la messe dans la sale de l'hôpital, consolait d'un air bénin les malades qui vouloient partir pour l'autre monde. Il avoit consolé aussi Eusèbe. Eusèbe s'étoit attaché à lui. Ses tons plaintifs, son air compatissant, sa voix dévotement flûtée, avoient gagné le cœur du bon Eusèbe qui ne connoissoit pas encore les capucins.

CHAPITRE IX.

Eusèbe entre au couvent des capucins.

Quand Eusèbe fut rétabli, le révérend père Claude lui offrit de le prendre au couvent des capucins, de lui donner du pain à manger de la paille pour se coucher, pourvu qu'il le suivît à la quête, qu'il portât la besace, pendant qu'il iroit s'enivrer. Eusèbe croyoit qu'un homme qui porte la besace demande l'aumône quand il a deux bons bras pour travailler, est un brigand qui vole les vrais pauvres. Il représenta humblement au révérend père Claude, qu'il ne vouloit point contribuer à voler les vrais pauvres. Mais le révérend père Claude qui étoit Lecteur en théologie lui prouva par récriture, les pères les conciles que c'étoit un spectacle bien agréable au Très-haut de voir dans un royaume cinq ou six cents fainéans rongés de vermine, courir, sous un habit mal propre, enlever une partie de la subsistance du pauvre laboureur ; attendu que le Très-haut aime beaucoup la malpropreté la

fainéantise ; qu'il est bien aise de voir les laboureurs escroqués par les révérends pères capucins.

Eusèbe qui étoit élevé dans les principes d'un bon chrétien se soumit à l'écriture, aux Saints pères, aux conciles au révérend père Claude, il consentit à porter la besace, pendant que le père Claude s'enivreroit, le tout afin de procurer un spectacle agréable au Très-haut.

CHAPITRE X.

Ce que fit le vertueux Eusèbe au couvent des capucins.

Quand Eusèbe fut au couvent des capucins, on le présenta au révérend père Gardien. Le père Gardien étoit un homme d'esprit de bon sens qui aimoit beaucoup la lecture la botanique, mais qui ne faisoit pas grand cas de la théologie. Eusèbe lui parut un bon enfant, quand-il fut qu'il savoit la botanique, il l'attacha à son service, ne voulut pas qu'il portât la besace sur les pas du révérend père Lecteur.

Eusèbe devint cher au père Gardien, le père Gardien le perfectionna dans les études qu'il avoit faites. Il lui apprit outre cela la chimie qu'il savoit très-bien, lui découvrit plusieurs secrets utiles nouveaux.

Le bon Eusèbe aimoit le révérend père Gardien de tout son cœur, il le servoit avec une affection filiale.

Cependant le révérend père Lecteur en théologie ne pouvoit souffrir le révérend père Gardien parcequ'il savoit la botanique, la chimie, qu'il ne regardoit pas la théologie comme la première des sciences le révérend père Claude comme le premier des théologiens. La haine du père Claude augmenta de jour en jour, dans sa sainte fureur, il forma le projet exécrable de faire périr le révérend père Gardien.

Eusèbe lui parut propre à servir ses desseins, il lui proposa de mettre du poison dans la soupe du révérend, lorsqu'il lui serviroit sa portion au réfectoire. A cette proposition, le cœur du vertueux Eusèbe fut révolté ; Oh ! mon révérend père, s'écria-t-il, se peut-il que vous ayez formé le projet affreux de faire périr le révérend père Gardien qui est si bon si vertueux !

Ce projet n'est point affreux, répliqua le révérend père Lecteur. Le Gardien n'est pas si vertueux que tu le penses ; il travaille tous les jours à m'ôter la réputation, il n'admire pas la profonde érudition la savante

opiniâtreté avec laquelle je fais disputer sur toutes les matières théologiques.

Là dessus le révérend père Claude fit au vertueux Eusèbe plusieurs syllogismes en *barbara ferio*, *baralypton*, pour lui prouver qu'il étoit obligé en conscience d'empoisonner le révérend père Gardien, il lui prouva par l'écriture sainte que Dieu ordonnoit autrefois de tuer ceux qui portoient la main sur son arche sainte. Or, disoit doctement le révérend, les théologiens font les arches vivantes du Seigneur, renfermant sa doctrine la profondeur de sa science ; ergo quiconque les touche, c'est-à-dire attaque leur réputation, mérite encore mille fois plus de périr que ceux qui touchèrent autrefois l'arche sainte qui n'étoit pas vivantes Il ajoutoit à cela une infinité d'exemples tirés de l'histoire ecclésiastique d'Orient d'Occident, qui prouvent qu'on peut brûler ceux qui méprisent la théologie surtout les théologiens ; il appuyois ces exemples sur la décision des révérends pères *Lessius*, *Reginaldus*, *Escobar*, *Huitado de Mendosa*, *Diana*, *Sanchez*, *Henriquez*, *Azor*, *Filliutius*, *Hereau*, *Flahaut*, *le Court*, *Bardelle*, *Tannerus*, *Molina*, qui tous ont très-bien prouvé dans leurs savans ouvrages théologiques, qu'on peut tuer, assassiner, empoisonner publiquement, secrètement ou même par trahison toute personne qui attaque notre honneur par ses discours, ses paroles et ses actions. Il appuyoit surtout sur la décision du révérend père Caramouel qui, dans sa théologie fondamentale, décidé par sa conclusion des conclusions *conclusionum conclusio*, qu'un prêtre surtout est obligé de tuer ceux qui attaquent son honneur ; qu'il y a même plusieurs cas où c'est pour lui un devoir indispensable.

Donc, continuoit le révérend père, nous lui faisons grâce de ne le pas passer au fil de l'épée comme dans l'ancienne loi, de ne le pas brûler comme dans le siècle du bienheureux Dominique ; mais de l'envoyer doucement dans l'autre monde avec quelques grains d'opium.

Quelque respect que le bon Eusèbe eût pour l'ancien testament, pour les saints de la nouvelle alliance, pour le révérend père Lecteur en théologie, il ne put se persuader que ce fût une bonne action d'empoisonner le révérend père Gardien. Non, mon père, dit-il au père Claude, non jamais je n'empoisonnerai le révérend père Gardien qui est si bon.

CHAPITRE XI.

Scène tragique.

Eusèbe frémit en songeant au danger que couroit, son maître. Après avoir bien réfléchi, il se crut obligé d'avertir le révérend père Gardien qu'on vouloit l'empoisonner, il le fit sans compromettre la réputation du révérend père Lecteur de peur d'agir contre l'Écriture sainte le révérend père Caramouel. Cependant le révérend père Lecteur qui craignoit l'indiscrétion du jeune Eusèbe, veilloit avec la plus grande attention sur toutes ses démarches ; il apprit qu'il avoit un entretien secret avec le père gardien ; il se crut perdu ; représentant à deux de ses disciples le danger que couroit l'honneur de la théologie ; il leur prouva que le seul moyen de parer le coup, étoit d'assassiner fur le champ le révérend père Gardien. Lès jeunes théologiens sentent toute la force des raisonnemens du révérend père Lecteur ; ils lui demandent sa bénédiction, disent un ave Maria courent avec lui à la cellule du père Gardien. Ils entrent, se jettent fur le malheureux père, le terrassent le poignent sous les yeux du sensible vertueux Eusèbe. Après cette action, les saints meurtriers ne s'en tiennent pas là ; ils saisissent le vertueux Eusèbe crient au meurtre, le reste des capucins ayant accourus au bruit, le révérend père Lecteur leur déclara u ayant passé avec ses disciples devant a cellule du révérend père Gardien, ils voient entendu des cris, qu'étant entrés, ils avoient trouvé le révérend père expirant sous les coups du méchant Eusèbe. A ces mots tous les capucins se jettent fur Eusèbe le garrotent. On fait avertir la justice. Eusèbe est mis dans les cachots, le révérend père Lecteur continue d'enseigner à ses disciples la doctrine d'Escobar de Caramouel.

CHAPITRE XII.

Le vertueux Eusèbe est condamné à être pendu.

Le procès est instruit ; on entend les témoins ; Eusebe dépose la vente, on le confronte avec le révérend père lecteur ses disciples. Ces vénérables religieux qui étoient convenus de toutes les circonstances, s'accordent tous à charger le pauvre Eusèbe de la même manière. Les preuves sont complètes. Trois Hommes déposent avoir vu Eusèbe tuer le révérend père Gardien ; huit ou dix autres accourent aux cris, ces trois hommes, leur racontent la chose, on trouve le corps ; l'accusé auprès du corps ; il est pris en flagrant délit. La loi est claire, il suffit du témoignage réuni de deux fripons pour faire périr un honnête homme par la main d'un bourreau. Les

juges prononcent *secundum allegata & probata*, le vertueux Eusèbe est condamné à être pendu.

CHAPITRE XIII.

Eusèbe commet un crime & n'est point pendu.

On vint annoncer à Eusèbe sa sentence de mort. Il s'écria en pleurant. Il est bien triste d'être pendu pour avoir voulu sauver la vie au père Gardien !

La jeunesse d'Eusèbe, son ingénuité avoient touché le cœur du geôlier. Il l'avoit soulagé pendant son procès autant que fon devoir le permettoit. Il avoit entendu dire à quelques juges qu'on croyoit Eusèbe innocent, mais qu'il n'en seroit pas moins pendu à cause du *secundum allegata & probata*. Le geôlier qui ne comprenoit pas le latin, ne concevoit pas commenttrois mots d'une langue barbare pouvoient faire pendre un homme qu'on croyoit innocent.

La femme du Geôlier, jeune brune très-vive & très-piquante fut curieuse de voir le prisonnier. Eusèbe étoit beau garçon ; la geôlière avoit les passions vives. Elle conçut un violent amour pour lui, & résolut de le sauver. La veille de l'exécution, elle trouva moyen de se glisser pendant la nuit dans le cachot, & s'étant fait connoître à Eusèbe ; elle lui parla en ces termes : Eusèbe, ta beauté, ta jeunesse, ton innocence ont touché mon cœur. Je t'aime, je viens ici pour te sauver. Réponds à mon amour tes fers vont tomber. Je t'apporte des habits de femme pour te déguiser cinquante louis pour aller où tu jugeras à propos pourvu que tu souffres que je te suive. A ces mots elle prend Eusèbe entre ses bras, le couvre de baisers le presse tendrement contre son cœur. Eusèbe qui s'attendoit à être pendu, fut très-surpris d'une semblable visite. Peu à peu l'espérance rentre dans son cœur ; il se prête aux caresses de la belle Geôlière, il consent qu'elle rompe ses fers, & quand ses fers sont rompus, il devient infidèle à sa chère Ursule.

Cependant la geôlière lui apprend les moyens qu'elle a pris pour le sauver. Le juge Criminel amoureux d'elle depuis longtems, la sollicitoit en vain de répondre à sa passion. Le désir de sauver Eusèbe lui avoit inspiré l'idée de faire semblant de consentir à ses désirs. Elle avoit exigé cinquante louis d'avance pour prix de ses faveurs, il lui avoit donné une clef de la prison qu'il avoit en son pouvoir, afin qu'elle vint le trouver cette nuit même, dans une maison dont ils étoient convenus. Ce sont les cinquante

louis de ton juge que je te donne, ajouta la geôlière, prends ces habits de femme, hâte toi de sortir, je t'ouvrirai les portes de la prison. Tous ceux qui pourroient s'opposer à ton passage sont corrompus parle juge, ils croiront que c'est moi qui vas le trouver. Elle lui indiqua en même tems la maison d'une de ses amies, où elle iroit le rejoindre à la pointe du jour. Eusèbe condamné à être pendu pour avoir voulu sauver la vie du révérend père Gardien, échappe à la potence en faisant une infidélité à sa maîtresse, le crime de son juge lui fournit les moyens de se sauver.

CHAPITRE XIV.

Le coupable Eusèbe fait une nouvelle faute qui le tire d'affaire.

O ma chère Ursule ! dit Eusèbe quand il fut sorti de prison, que fais-tu maintenant ? Ah sans doute, couchée dans ta chaumière, tu penses à ton cher Eusèbe, peut être que tu verses des larmes sur la rigueur du sort qui nous a séparés. Et moi !... et moi... Pardonnnes Ursule, pardonnnes ; si j'avois eu cinquante écus pour t'épouser, je n'aurois pas été dans la détestable ville de Frivolipolis, où on met en prison les gens qui ont de bons bras pour travailler, qui n'ont pas deux sous pour payer une litière. Si le grand Roi de Babimanie m'avoit fourni les moyens de gagner douze sous par jour, je n'aurois pas été mis en prison, je n'y aurois pas tombé malade, je n'aurois pas été mis à l'hôpital, je n'aurois pas fait la connoissance du révérend père Lecteur des capucins, je n'aurois pas averti le bon père gardien qu'on vouloit le faire périr, je n'aurois pas été condamné à être pendu *secundum allegata probata*, je n'aurois pas fouillé le lit du bon géolier mon bienfaiteur, & je n'emporterois pas à présent l'argent du juge qui m'a condamné. O ma chère Ursule ! je te ferois resté fidèle. Nous aurions été heureux. En disant ces mots un torrent de larmes couloit de ses yeux. Il songeoit que la Geôlière alloit le suivre, il ne pouvoit supporter l'idée d'être sans cesse infidèle à sa chère Ursule, & de s'unir à une autre après le serment qu'il lui avoit fait ; il ne pouvoit supporter l'idée d'enlevé une femme à son mari.

Cependant il arrive chez l'amie de la geôlière. Il y trouve des habits. On le lave, on le nettoie, on le frise, on l'habille. Bientôt le jour va paroître, bientôt la geôlière va venir. Eusèbe ne fait quel parti prendre. Non, il ne donnera jamais fon cœur à d'autre qu'à sa chère Ursule. Il va fuir, avant

l'arrivée de la Geôlière. Mais emportera-t-il un argent qui ne lui appartient pas ? S'il l'emporte, il fait une action criminelle ; s'il le laisse ? il ne peut s'évader, il ne peut trouver un gîte, il fera pris, reconnu, mis en prison pendu. L'amour de la vie étouffe un instant dans le cœur d'Eusèbe les principes que son vertueux père y avoit gravés ; il part avec l'argent du juge qui l'a condamné à être pendu.

CHAPITRE XV.

Eusèbe sort heureusement du Royaume de Babimanie.

Eusèbe plus prompt que les vents, traverse la ville, en sort & dirige ses pas vers le pays étranger le plus voisin. Le remords cuisant déchiroit son cœur. Il voyage ainsi pendant deux jours, plongé dans la plus profonde tristesse. Adultère, voleur, infidèle, parjure, condamné à être pendu, tremblant à tout moment d'être reconnu, quelle situation pour une âme sensible qui déteste sincèrement le crime, & qui a été conduit malgré lui dans l'abîme ! En arrivant aux frontières on lui demande qui il est, où il va. Si Eusèbe répond la vérité, il sera pendu ; il faut qu'il fasse un mensonge. Il se donne pour un jeune chirurgien qui va étudier dans le pays des Emouchets. Eusèbe avoit un habit propre & un bon cheval, & ne demandoit à personne les moyens de gagner sa vie. On le laissa passer. Il n'en fut pas de même d'un pauvre malheureux qui vouloit passer en même tems qu'Eusèbe. Il s'étoit aussi sauvé des prisons ; mais il n'avoit ni enlevé, ni abandonné, ni volé la femme du geôlier, il n'avoit pu se procurer un habit propre un bon cheval, il étoit nus pieds & en veste, on le soupçonna, il fut arrêté. En voyant cette scène, Eusèbe disoit en lui-même ; c'est une bonne chose dans ce monde que d'avoir un habit propre & un bon cheval, si je n'avois pas volé l'argent de la geôlière, je n'aurois pu acheter un bon cheval, j'aurois été arrêté & pendu.

CHAPITRE XVI.

Eusèbe rentre dans les sentiers de la vertu.

Eusèbe après avoir quitté le Royaume de Babimanie se trouva dans le pays des Ostrogots. Malgré les avantages que lui avoient procuré son habit

son cheval, le remord déchiroit toujours fon cœur. Il voyoit sans cesse la geôlière au désespoir, emprisonnée peut-être, exposée à toute la vengeance du juge criminel dont elle a méprisé les soupirs & volé l'argent. Le cœur d'Eusèbe ne put résister plus longtems au désir de réparer le mal autant qu'il étoit possible.

Après avoir mis pied à terre à la première auberge, il fut trouver un prêtre Ostrogot pour lui demander les moyens de réparer ses fautes. Le prêtre le fit prosterner, marmotta quelques mots latins ; puis il lui dit, Eusèbe il n'y a point de mal d'avoir été infidèle à votre maîtresse parce qu'il ne faut point avoir de maîtresse. Vous avez pêché avec la geôlière, vous avez emporté son argent, voilà vos crimes. Car pour avoir abandonné la geôlière ; vous avez bienfait & il ne faut point avoir de reconnoissance pour les méchants. Et quand au service, qu'elle vous a rendu, vous auriez mieux fait de vous laisser pendre, que de pécher avec elle & d'emporter son argent.

Au reste, continua le prêtre, je vais vous absoudre de toutes vos fautes ; quand vous auriez tué votre père, violé votre mère, égorgé vos enfans, je pourrois avec trois mots latins rendre votre ame aussi blanche que celle des anges ; car j'ai la puissance de lier & délier. Allez moi chercher le reste de votre argent que je distribuerai aux pauvres, puis je blanchirai votre ame avec mes mots latins.

Le bon Eusèbe retourna à fon auberge, il vendit fon cheval paya la petite dépense qu'il avoit faite & porta le reste de son argent au prêtre. Donnez vous trois coups de poingts sur la poitrine, lui dit alors le prêtre. Eusèbe se donna trois coups de poingts, & le prêtre prononça les trois mots latins, qui rendent innocens les scélérats.

Quand le bon Eusèbe eut mis ordre à ses affaires spirituelles, il voulut songer un peu à ses affaires temporelles. Il pria le prêtre de lui enseigner quelques moyens de gagner sa vie, mais celui-ci lui répondit d'un air grave, mon royaume n'est pas de ce monde ; je suis chargé de blanchir les âmes, mais non de nourrir les corps. Que Dieu vous bénisse, allez en paix ; ne péchez plus & là dessus, le saint homme ferma sa porte.

CHAPITRE XVII.

Le vertueux Eusèbe fait la connaissance d'un grand philosophe.

Voilà le vertueux Eusèbe sur le pavé, n'ayant pas un sou. Mais sa conscience n'étoit plus déchirée par le remord dévorant, & il disoit en lui-même : avec de la vertu on est heureux dans ce monde-ci & dans l'autre. Eusèbe resta toujours dans son auberge, espérant qu'avec une bonne conscience & les études qu'il avoit faites, il gagneroit bientôt de quoi payer sa dépense.

Quelques jours après ; il apprit qu'un philosophe qui avoit une grande réputation dans le pays des Ostrogots étoit chargé de chercher un précepteur pour les fils d'un grand Seigneur. Ah ! dit-il en lui-même, quel bonheur pour moi, si je pouvois être chargé de former un homme à la vertu ! & il alla chez le philosophe.

Eusèbe n'avoit pas vendu son habit, parce qu'il avoit promis à son confesseur de lui porter le reste des cinquante louis de la geôlière, dès qu'il auroit gagné quelque chose. Le philosophe qui ne le connoissoit pas, le prit d'abord pour un jeune homme que la curiosité & la vénération amenoient chez lui, & il le reçut avec cet air de réputation que prennent toujours Messieurs les philosophes avec ceux qui ne connoissent pas les ressorts secrets de la philosophie. Quand il fut le dessein qui Pamenoit, il changea de ton, & après avoir fait à Eusèbe un beau sermon sur la tolérance & la bienfaisance, il lui déclara qu'il ne pouvoit le placer chez le grand Seigneur parce qu'il avoit déjà donné sa parole.

Mais Eusèbe apprit bientôt après que le philosophe avoit encore plus de reconnaissance que de bienfaisance, & qu'il vouloit placer chez le grand Seigneur un petit abbé, fils d'une de ses cousines que rattachement le plus tendre lui avoit rendu extrêmement chère. Ce petit abbé avoit décroqué pendant deux ans les souliers du philosophe & avoit fait ses commissions secrètes, dans l'espérance d'attrapper ensuite une bonne place ; car Mr. le philosophe étoit souvent chargé de trouver des sujets pour les académies étrangères & il avoit maintes fois placé ses décroteurs. Heureusement pour Eusèbe il se trouva une place vacante dans une académie du nord. Le petit abbé décroteur fut envoyé comme un grand homme pour la remplir, & tous les grands Seigneurs du pays admirent à leur table le décroteur de Mr. le philosophe.

Cependant Mr. le philosophe avoit remarqué dans Eusèbe un air simple, modeste ingénu, qui lui revint à la mémoire, quand le fils de Mademoiselle sa cousine fut académicien du Nord. Sa philosophie lui fit croire que cet homme pourroit n'être pas inutile à un philosophe, & il l'envoya chercher

pour lui procurer, par bienfaisance, la place de précepteur des fils de Mr. le marquis de Rustigraphe.

CHAPITRE XVIII.

Monsieur le Marquis de Rustigraphe.

C'était un drôle de corps que Mr. le Marquis de Rustigraphe ! Né dans une province de l'Ostrogotie qui n'avoit pas la réputation de produire des génies, il se mit dans la tête de devenir un homme de génie. Naturellement avare & crasseux, il s'occupoit sans cesse à la campagne de ses vaches, & de ses dindons, il désinoit sur le lait & la crème, tourmentoit ses gens pour un fromage, vendoit lui-même son beure & ses œufs, & quand il crut avoir acquis assez d'expérience sur toutes ces nobles occupations ; il publia un beau mémoire sur la manière d'engraisser les dindons & de faire le beure. Les journalistes Ostrogots à qui il envoya une livre de beure fraix & deux douzaines d'œufs, élevèrent le mémoire jusqu'aux nues, & Mr. de Rustigraphe qui n'étoit qu'un tracassier de basse-cour fut mis par ces messieurs au rang des *Economistes*.

La morgue d'un noble campagnard, la pédanterie d'un faux savant, la vanité d'un mauvais écrivain ; voilà Mr. de Rustigraphe. Il aimoit surtout à recevoir l'encens flatteur des louanges ; quand il étoit à la ville, il invitoit à sa table tous le grimaux littéraires qui vouloient le louer pour un diné ; car quoi qu'il fût le plus grand avare de tout le Royaume d'Ostrogotie, il avoit encore plus de vanité que d'avarice. Rien n'étoit plus amusant que les diners de Mr. de Rustigraphe, on y parloit sans cesse de vaches, de bœufs, de dindons, de beure, de trèfle de luzerne. Quand les convive savoient envie de boire une bouteille de vin de champagne, ils se donnoient le mot, on parloit du mémoire sur les dindons, le front de Mr. le Marquis se décidait, il se sourioit amoureusement à lui-même ; comme autre fois Narcisse à son image, & pour payer le délicieux encens, on faisoit venir la bouteille de vin de champagne.

Rustigraphe avoit deux fils ; mais vous vous imaginez bien qu'il n'avoit pas le tems de songer à leur éducation ; un homme sans cesse occupé des moyens de nourrir des vaches & d'engraisser des cochons, a bien autre-chose à faire : voilà pourquoi il avoit demandé un précepteur à Mr. le Philosophe.

CHAPITRE XIX.

Eusèbe entre chez Mr. le Marquis de Rustigraphe.

Savez-vous l'économie rurale dit Rustigraphe en voyant Eusèbe ? Mr., répond Eusèbe, j'ai fait quelques études, je fais l'anatomie l& a botanique. — A ce mot de botanique, Rustigraphe l'interrompt, — fort bien ! vous connoissez donc le trèfle, la luzerne, leurs qualités, la manière de les cultiver. Mr. dit Eusèbe, on distingue quarante quatre espèces de trèfles, la première... Cela suffit, dit gravement Rustigraphe, vous serez le précepteur de mes fils.

Eusèbe ne comprenoit pas trop comment il suffisoit de connoître le trèfle pour être précepteur des fils de Mr. le Marquis. On parla des honoraires. Eusèbe s'en rapporta à Mr. de Rustigraphe. Je vous donnerai cinquante écus, lui dit le Marquis ; il est vrai que j'en donne cent à mon cocher ; mais vous comprenez bien qu'il y a une grande différence entre panser des chevaux instruire des enfans.

Quand Eusèbe vit les chevaux les fils de Mr. le Marquis ; il sentit admirablement bien cette différence, il comprit que lors qu'on donne cinquante écus au précepteur, cent au cocher, les chevaux doivent être mieux foignes que les enfans.

Eusèbe fit crédit à son auberge, alla remercier Mr. le Philosophe qui l'assura de sa protection, il entra chez Mr. le Marquis de Rustigraphe.

CHAPITRE XX.

Education.

Eusèbe travailla à gagner la confiance de ses élevés, il fut quelque tems à y réussir, mais enfin il en vint à bout. Les deux jeunes gens devinrent ses amis. Il tâcha surtout de les former à la vertu. L'aîné étoit haut & impérieux, il le rendit doux & soumis ; le cadet étoit fier, dédaigneux & épris de son mérite, il le rendit affable & modeste.

Au bout de deux ans, Rustigraphe s'aperçut que le caractère de ses fils étoit changé ; ils n'avoient plus le regard fi assuré, le ton si décisif, l'air fi étourdi. Ils ne jugeoient plus à tort à travers, ils se taisoient quand on parloit du mémoire de leur père. Qu'est-ce ceci, dit un jour Rustigraphe ? mes fils

deviennent-ils imbéciles ? Et depuis quand des jeunes gens de condition doivent-ils avoir cet air niais timide qui ne convient tout au plus qu'à des petits bourgeois ? Eusèbe les gâte. Ces bourgeois ont l'âme fi bafie ! Mr. de Rustigraphe fut curieux d'assister aux leçons qu'Eusèbe donnoit à ses enfans. Il entre dans leur chambre. Eusèbe leur parloit du duel. Quelle sureur, difoit il, de vouloir arracher la vie à un homme par ce qu'il s'est dégradé au point de nous dire ou de nous faire une injure ? Si nous ne méritons pas l'injure qu'on nous a faite, l'impudence de l'étourdi qui nous insulte, ne sauroit nous déshonorer. Si nous la méritons, nous étions déshonorés avant que de la recevoir. Et j l'honneur se répare-t-il par un crime ? Il n'y a qu'une action honteuse qui déshonore celui qui la fait. Votre honneur dépend-il du premier extravagant qui veut vous insulter ? N'avez-vous plus d'honneur après le discours d'un impertinent ? avez vous recouvré votre honneur quand vous avez tué un homme ?

En vérité, dit Rustigraphe, voilà de beaux principes, & je ne m'étonne pas que mes fils deviennent des sots depuis qu'ils font entre vos mains. Apprenez, mon ami, que parmi nous autres gens de qualité, l'honneur consiste à se venger sur le champ d'une injure. Tous mes ancêtres ont été vindicatifs ; je le suis moi-même plus qu'aucun deux ; j& e veux que mes fils le soient. Mr. Eusèbe, continua Rustigraphe, vous êtes un fort bon garçon, mais vous n'entendez rien à élever de jeunes gentils hommes. Je vous procurerai quelque petite place bourgeoise où vous ferez merveilles avec votre petite façon de penser. En attendant contentez-vous d'enseigner la botanique à mes fils.

CHAPITRE XXI.

Grand chagrin chez Mr. le Marquis de Rustigraphe.

Cependant il arriva tout-à-coup un grand chagrin chez Mr. le Marquis de Rustigraphe. Un journaliste du pays de Babimanie s'avisa de critiquer son mémoire sur les dindons, & de prouver qu'il n'y avoit pas le sens commun. L'insolent ! s'écria Mr. le Marquis ; un homme comme moi ! Courons, volons, employons tout notre crédit, poursuivons le misérable. Quelle indolence ! Un grand Seigneur qui daigne se faire auteur, ne fait il pas trop d'honneur à ces marauds-là ? nous autres gens de qualité n'avons nous pas

le droit de dire de & faire imprimer impunément toutes les platitudes qui nous passent par la tête ?

Mille projets roulent dans la tête vindicative du bouillant Rustigraphe. Il court aux tribunaux, il s'adresse au gouvernement, il va prévenir les ministres, il veut faire confisquer tous les journaux du monde, excepté ceux où on le loue, il travaille à obtenir une lettre de cachet contre le journaliste, il s'agite, il se tourmente sans cesse, & le tout vainement. Enfin il s'adresse à Eusèbe. Tu fais, lui dit-il, que je fuis un homme d'esprit, un économiste du premier ordre, un écrivain admirable ; car tu as entendu louer mon mémoire sur les dindons, par tous ceux qui boivent mon vin de champagne. Cependant un insolent, un traître, un scélérat vient de prouver dans un journal abominable que j'ignore les premiers principes de l'économie rurale, vit-on jamais scélératesse plus énorme ? & l'état ne devrait-il pas ordonner, fsus peine de la vie, d'admirer tous les écrits des marquis ? O mon cher Eusèbe, tu fais la botanique, tu fais le raisonneur & le philosophe, venge-moi, je te prie de quelque manière que ce puisse être ! En difant ces mots, de grosses larmes couloient le long de la face de Monseigneur.

Monseigneur, répondit Eusèbe, je ne fuis point économiste, je ne connois point la meilleure manière, d'engraisser les dindons, je ne fais en vérité ce qu'il faudroit répondre à votre journaliste. Des injures, répliqua Rustigraphe, des injures, c'est la bonne manière quand on manque de raisons. Dis-lui qu'il est un sot, & qu'il n'entend rien à ce qu'il critique, qu'il n'en feroit pas autant, qu'il ne fait pas le respect qu'on doit à un Marquis. — En vérité, Monseigneur, je ne saurois me prêter à ce que vous me demandez ; votre plume est bien plus propre que la mienne à toutes ces chofes, & si ... — Je vois bien que tu es un l'imbécile répliqua Rustigraphe en lançant sur Eusèbe un regard surieux, & il lui tourna le dos.

CHAPITRE XXII.

Reconnaissance.

Cependant Rustigraphe invite à diner tous les barbouilleurs faméliques qui écrivoient des injures pour un écu. Ils viennent, ils écoutent, ils s'enivrent, ils murmurent. Ils jurent de venger Monsieur le Marquis. Il est tout venge, s'écria un homme à larges épaules qui étoit du nombre des convives ; j'ai prévu les desseins de Mr. le Marquis, j'ai composé contre le

journaliste un petit morceau d'éloquence qui vaut un discours académique. Le gros homme tire son papier, & lit. Eusèbe étoit présent à cette lecture ; à chaque mot une horreur secrète s'empare de ses sens, il croit reconnoître la voix du vengeur, il lève les yeux, il examine ses traits. O ciel ! c'est le père Claude ! c'est lui-même !... Eusèbe frémit. Après dîner, il l'approche en tremblant, & demande à lui parler en particulier. O mon révérend père, s'écria Eusèbe, comment se peut-il que vous ne soyez pas pendu ? ... O malheureux, s'écria le père Claude, comment se peut-il que tu ne sois pas pendu ? Mais, mon révérend, dit Eusèbe, mettez la main sur la conscience, souvenez vous de la chambre du père Gardien, de ce que vous avez fait, de ce que... Tais-toi, dit le père Claude, ou je vais te dénoncer à Mr. le Marquis, qui te fera arrêter & renvoyer pour être pendu dans le royaume de Babimanie. Soyons amis, c'est le plus sûr pour toi. Écoute, puisque tu n'es pas pendu de quoi as-tu à te plaindre ? Ton malheur ne vient que de tes préjugés. Tu t'es imaginé que je devois être pendu ! Ignorant ! & où as-tu vu qu'on pend les gens adroits qui font les crimes ! Selon toutes les probabilités politiques, je devois échapper à la potence, & c'est toi qui devois être pendu. As-tu jamais vu pendre des capucins ? On n'envoie guère au gibet que ces malheureux qui n'ont pas eu l'adresse de s'associer aux voleurs privilégiés, & de cacher leurs crimes sous un masque politique ou religieux. Écoute ce qui m'est arrivé depuis l'aventure du gardien.

Pour apaiser les bruits qui couroient à mon désavantage, le révérend père Provincial m'envoya dans une autre capucinière à cinquante lieues de la capitale du royaume de Babimanie ; & afin d'éviter le scandale, & de prouver qu'il étoit convaincu de mon innocence ; il me nomma Gardien du couvent. J'ai rempli cette place pendant six mois en profitant, en habile homme, de toutes les bonnes occasions. J'en trouvai une excellente ; j'eus l'adresse de m'approprier dix mille écus au chevet d'un mourant à qui je donnois l'absolution. Le moribond passoit pour pauvre, il n'étoit qu'avare ; on ignoroit qu'il eût cette somme, & ses enfans furent mis à l'hôpital. Quelque sot se feroit fait un scrupule de prendre cet argent, mais ma foi je l'avois bien gagné. Le pauvre homme avoit fait bien des crimes, pour attraper cette somme ; j'aurois pu lui refuser l'absolution. Pour ses dix mille écus, je lui donnai une place dans le paradis, & en vérité ce n'étoit pas trop cher. On donne bien davantage tous les jours pour des places mondaines qui envoient les gens à tous les diables.

Dès que je me vis maître de dix mille écus, je pris la révolution de quitter le froc. Je ne l'avois pris que pour avoir du pain, parce que je trouvois plus commode de mendier que de travailler.

En conséquence, je me coupai la barbe, je lavai mon corps, je me frottai d'onguent gris pour guérir les pustules que la vermine la crasse avoient fait germer sur ma peau, j'achetai un bel habit, & je sortis du Royaume de Babimanie.

Quand on a des talens, on est bien sot de ménager fon argent. Je vécus comme un petit marquis. Pour réparer les vuides que mes besoins & mes plaisirs faisoient à ma bourse, je me fis tour-à-tour joueur, efcroc, comédien, entremetteur, mignon, agioteur, espion, gazétier l& ibellistes.

Quand mes ressources étoient épuisées dans une ville, ou que je prévoyois quelque dénouement d'éclat ; je passois dans une autre. Enfin pour avoir toujours une ressource fûre dans mes voyages, je me fis franc-maçon à Parme ! Ah, mon cher Eusèbe, quelle heureuse idée ! jamais la besace des capucins ne m'a tant rapporté que la truelle & le tablier. Si tu savois comme les bons franc-maçons secourent leurs frères avides qui mendient. Je te conterai tout cela quand nous nous reverrons. Enfin tu me trouves ici disposé à exercer mes talens, le bon Rustigraphe est une vache à lait, que je me propose bien de traire de mon mieux. Sa vanité ridicule le rend un homme vraiment bernable. Il est vrai qu'il est diablement avare, mais il a du crédit outre ses dîners fon vin de champagne, peut-être qu'avec des louanges à fon mérite & des injures contre son journaliste, je pourrai l'engager à me faire donner quelque place lucrative ; c'est comme cela qu'on parvient dans le monde !

CHAPITRE XXIII.

Suite de la conversation d'Eusèbe avec le révérend père Claude.

Crois-moi continua le révérend père Claude, quitte le métier d'honnête homme où il n'y a pas de Peau à boire, défais-toi de ces scrupules ridicules qui ne font faits que pour les âmes foibles, deviens effronté, flatteur, intrigant, c'est le seul moyen de parvenir parmi les hommes quand on n'a rien. Voyons ! n'as-tu point songé à jeter les fonde mens de ta petite fortune ? Oh oui ! dit le bon Eusèbe. Depuis que je suis chez Mr. le Marquis, j'ai étudié jour nuit, je me suis rendu capable de remplir plusieurs places &...

Pauvre nigaud ! interrompit le père Claude, que tu connois peu les hommes ! A quoi fervent les études la capacité dans le monde ? à rien, mon ami, à rien ; ou tout au plus à se faire persécuter opprimer. Un quart d'heure de tête à tête avec la femme de chambre de la maîtresse d'un ministre, ou avec le valet d'un grand Seigneur vaut mieux qu'une étude de trente ans. Tiens, mon pauvre Eusèbe, j'ai vu le plus grand philosophe de Babimanie, mourir de faim & de froid dans un grenier parcequ'il avoit la bêtise de refuser l'argent des entretenues, & la manie de n'écrire que la vérité ; j'ai vu le plus grand flagorneur de la littérature vivre dans la pompe & l'abondance, parce qu'il avoit l'adresse de flatter la sottise de tous les gens en place, qu'il faisoit des madrigaux à toutes leurs entretenues. Voilà le bon parti ; loue tout, approuve tout, admire tout ce qui vient des grands ou de leurs valets, fais-toi un parti dans les cliques des philosophes, que ta pensée soit toujours mesurée par ton intérêt, écrase la vérité pour avoir de l'argent, étouffe les scrupules de ta conscience, ne rougis de rien, renonce à cette chimère qu'on appelle honneur. Il y a mille ressources dans le monde pour l'effronté qui n'a plus d'honneur à perdre ; il n'y en a point pour l'honnête malheureux.

Parcours avec moi l'état des lettres des sciences. Ici elles font enchaînées par des prêtres fanatiques, là elles font esclaves de l'autorité impérieuse & bizarre, plus loin elles tremblent sous le bâton, partout elles font enclaves si elles ne rampent d'elles-mêmes.

Serois-tu assez sot pour courir après une réputation, vaine fumée que distribue un public inconstant ? de l'argent, mon ami, de l'argent, voilà l'essentiel. Mais avec la vertu la science on vit toujours dans la douleur la misère.

CHAPITRE XXIV.

Eusèbe change de situation.

Le bon Eusèbe ne goûtoit point les beaux discours du révérend père Claude. La vertu faisoit éprouver trop de plaisirs à son cœur, elle l'avoit consolé de toutes ses peines, elle lui faisoit supporter avec patience les caprices de la fortune, l'injustice des méchants, les dédains des sots. Il ne pouvoit se persuader que les hommes fussent aussi méchants que les peignoit le père Claude, & il resta attaché à ses principes

Cependant l'affaire du père Gardien lui rouloit toujours dans la tête, il craignit de devenir un jour une nouvelle victime de la fortune & de la méchanceté du père Claude, il connoissoit l'ame vindicative de Rustigraphe, il songea sérieusement à chercher une place. Plusieurs se présentèrent ; il fit des démarches il échoua partout ; tantôt pour avoir oublié de donner à un ministre le titre d'Excellence, tantôt pour avoir marché sur la patte du chien d'une présidente, une autre fois pour n'avoir pas salué une fille de joie qui sortoit de chez Monseigneur quand il attendoit dans l'antichambre, deux fois pour n'avoir pas graissé la patte à un secrétaire, trois fois pour avoir osé repousser les insolences d'une courtisane & douze fois il fut supplanté par des sots intriguans.

Enfin le bon Eusèbe fatigué des grands Seigneurs, des économistes, des philosophes, des entretenues, des courtisanes, des secrétaires, des laquais & des capucins, résolut d'apprendre un métier pour gagner sa vie sans intrigues & sans bassesses. Il demanda fon congé à Mr. le Marquis qui se défît volontiers d'un homme qui n'admiroit pas ses mémoires ; il se retira dans une petite ville de province & se mit en apprentissage chez un cordonnier.

Dans l'espace de quelques mois Eusèbe fut parfaitement fon métier ; il partit pour aller persuadé qu'il s'étoit mis enfin à l'abri des perfections & des injustices des hommes.

CHAPITRE XXV.

Nouveaux malheurs du vertueux Eusèbe.

Eusèbe passa dans le pays des Visigoths ; il arrive dans la capitale, il loue une chambre, achète des outils & fait des souliers. Comme il travailloit bien, qu'il employoit de bon cuir & qu'il donnoit ses souliers à bon marché, il eut bientôt un grand nombre de pratiques. Eusèbe se trouvoit le plus heureux des hommes dans son nouvel état. Il étoit sobre laborieux ne dépensoit pas la moitié de ce qu'il gagnoit. Son cœur lui fournit bientôt des moyens de se procurer des plasirs. Auprès de sa chambre logeoit une vieille femme malade, abandonnée de tout le monde excepté de sa fille qui brodoit pendant la nuit, & soignoit sa mère pendant le jour. Eusèbe fit connoissance avec ces vertueuses infortunées, & il trouva moyen de leur faire passer, sans être connu, une partie de son gain. Quel plaisir il goûtoit avec ces bonnes

gens auxquels il avoit le bonheur de faire du bien ! Tous les soirs après fon travail, il alloit les voir. Ils lui parloient avec attendrissement de leur bienfaiteur ; ils désiroient le connoître pour le remercier, pour le bénir. Eusèbe jouissoit alors de la plus douce récompense de la vertu. Bientôt il oublia les & Marquis & les philosophes & les capucins, & il se repentit de n'avoir pas appris le métier de cordonnier dès son enfance, au lieu de la botanique & de l'anatomie. Eusèbe jouit pendant deux ans du bonheur d'être obscur, de vivre de son travail & de faire du bien. Mais hélas ! quel bonheur est durable parmi les hommes ! Un jour qu'il étoit allé porter une paire de souliers en ville, en rentrant chez lui il trouva sa porte enfoncée, & une troupe de gens dans sa chambre qui se saisissoient de ses outils de fon cuir, enlevoient ses meubles & voloient son argent. Ciel, s'écria Eusèbe à ce spectacle, qu'ai-je fait ? pourquoi me traiter ainsi ? je travaille pour gagner ma vie, je ne fais de mal à personne, je fais du bien à qui je puis. Tu travailles ? malheureux, lui répondit un des brigands, tu travailles ? qui ta permis de travailler ? — Qui me l'a permis ? répondit Eusèbe... la nature... Faut-il donc aussi une permission pour travailler ? faut-il une permission pour vivre ? pour respirer ? Hommes cruels ! Le père Claude avoit bien raison vous êtes des monstres acharnés contre la vertu ! Mais vraiment voilà un impertinent coquin ! dit le chef des brigands, sais-tu bien que l'on te fera mettre en prison ? Comment ! en prison pour travailler ! Oui malheureux ; as-tu payé ta maîtrise ? es-tu reçu bourgeois. — Qu'est-ce qu'une maîtrise ? Qu'est-ce qu'être bourgeois ? Je suis homme, j'ai payé mon apprentissage je fais de bons souliers ; je les donne à bon marché, où est mon crime ? — Quoi, tu ne fais pas qu'il faut donner de l'argent à la communauté des cordonniers pour avoir droit de faire des souliers ! — De l'argent ! & si j'avois de l'argent je n'aurois pas besoin de faire des souliers.

Enfin on apprit à Eusèbe qu'il falloit avoir de l'argent pour avoir la permission de gagner sa vie par son travail. On lui apprit que son adresse, son assiduité, son économie, sa bonne-foi, étoient autant de qualités inutiles, s'il n'avoit pas cinquante écus à donner à la communauté des cordonniers, & vingt écus au magistrat de la ville, qui ne s'avoit pas même faire des souliers.

On lui prit ses outils, fon cuir fon argent, on le condamna à une amende, pour la paver on vendit ses meubles.

CHAPITRE XXVI.

Le vertueux Eusèbe retombe dans la misère.

Voilà le vertueux Eusèbe sans pain, sans asyle, privé de ses outils & de ses épargnes de deux ans, & tout cela pour n'avoir pas su qu'il falloit donner de l'argent aux cordonniers aux magistrats, afin d'obtenir la permission de gagner de l'argent en travaillant. Il voulut se mettre compagnon ; mais les maîtres Visigoths qui lui avoient fait vendre ses meubles & ses outils ne voulurent point lui donner d'ouvrage. Il fut donc obligé de sortir de la capitale de la Visigothie. Il n'avoit d'autre ressource que de demander l'aumône, triste ressource pour une ame honnête !

Avant que de partir, Eusèbe alla dire adieu à ses anciennes voisine. Eusèbe, lui dit la vieille en pleurant, vous êtes notre bienfaiteur, ne nous le cachez pas, ne nous privez pas de la douce satisfaction de vous bénir. Depuis votre malheur, nous ne recevons plus des secours que vous ne pouvez plus nous donner. O Eusèbe ! nos cœurs ne sauroient jamais s'acquitter envers vous, mais recevez tout ce qui est en notre pouvoir. Vous avez partagé avec nous le fruit de votre travail, souffrez que ma fille partage avec vous le fruit de ses veilles. En même tems elle présente à Eusèbe un papier qui renfermoit quelques écus que la jeune fille avoit épargné en redoublant son travail, en & se privant du nécessaire. Prenez, mon cher Eusèbe, laissez-moi le plaisir, au bord de ma tombe, d'avoir pu faire encore une bonne action. Bientôt je n'aurai plus besoin d'aucun secours, & le ciel prendra soin de ma malheureuse fille. Le sensible Eusèbe ne put retenir ses larmes. Il prit avec transport les mains de ces infortunées, & les pressant contre sa poitrine, ô mes amies ! leur dit-il, gardez votre argent, je n'en ai pas besoin. Je suis jeune, je puis travailler, le malheur ne me suivra pas sans cesse. Vous m'avez procuré le plus doux plaisir que j'aie goûté de ma vie, celui de voir le spectacle de la vraie vertu ; c'est dans le réduit du pauvre qu'il faut le chercher. A ces mots, il s'arrache de leurs bras en versant un torrent de larmes.

CHAPITRE XXVII.

Nouvelles aventures.

Eusèbe sortit de la capitale de Visigorie, un bâton à la main, comme il étoit sorti jadis de son village. Mais alors il connoissoit mieux les hommes. Il avoit perdu l'envie de s'adresser aux souverains qui sont les pères de leurs sujets ; il avoit appris à se désier des pères capucins qui disent la messe dans les hôpitaux, il sentoit quel danger il y avoit à sauver la vie d'un gardien, & à être précepteur des enfans d'un Marquis. Il marchoit lentement, le désespoir dans l'ame, la mort dans le cœur. Au bout de quelques heures, la fatigue la faim l'oblige de s'asseoir au bord d'un bois. Il y étoit depuis un quart d'heure, lorsque deux hommes armés se présentent à sa vue, & viennent lui mettre le pistolet sous la gorge. Qui es-tu ? ou vas-tu ? — Je suis un garçon-cordonnier, je vais chercher de l'ouvrage. — As-tu de l'argent ? — pas le sou ; je suis dans la dernière misère ; je meurs de faim, & je n'ose demander l'aumône. Eh bien, dit un des deux hommes, viens avec nous, nous sommes voleurs, & tu gagneras de quoi vivre, tu ne rabaisseras pas à demander l'aumône — Des voleurs ! dit Eusèbe, est-ce qu'il y en a aussi dans les bois ? La peur n'avoit point saisi Eusèbe, il ne craignoit plus la mort. Tuez-moi si vous voulez, leur dit-il, mais je n'irai point avec vous. — Nous allons te tuer car tu irois nous dénoncer. — Vous dénoncer non, non ; n'ayez pas peur ; j'ai été condamné à être pendu pour avoir voulu dénoncer un empoisonneur, de ma vie je ne dénoncerai personne.

Ces derniers mots excitèrent la curiosité des voleurs, ils lui demandèrent le détail de ses aventures. Eusèbe leur raconta tout ce qui lui étoit arrivé. Les voleurs des bois ont quelquefois le cœur sensible, ils ne sirent pas comme les voleurs de la capitale des Visigoths qui lui avoient enlevé ses outils, son lit & son argent ; ils furent émus ; en le quittant ils lui jetèrent deux écus pour continuer sa route. En ramassant les deux écus Eusèbe dit en lui-même, il y a bien de la différence entre les voleurs des bois & ceux des villes.

CHAPITRE XXVIII.

Le chemin de la gloire.

Eusèbe arrive à un village ; il étoit nuit. Il entre dans une auberge, il soupe. Après soupé, deux hommes vêtus de rouge s'approchent de lui. A votre langage, lui dirent-ils, nous connoissons que vous êtes du royaume de

Babimanie ; cela nous fait plaisir ; nous sommes pays. Quel est l'objet de votre voyage ? — de trouver de l'ouvrage. — De quel métier êtes-vous ? — cordonnier. — Fi ! quel état pour un joli garçon comme vous ! Croyez-moi, quittez cette vile profession, suivez-nous, nous vous mettrons dans le chemin de la gloire, La gloire ! dit Eusèbe, c'est une belle chose ; mais où l'attraper ? — A la guerre répondirent les deux Babimaniens. Nous voyageons de la part du Roi de Babimanie pour trouver des hommes qui veuillent venir partager avec lui la gloire de ses victoires. Engagez vous parmi nous, mon pays ; nous couperons des têtes, nous abattons des bras, nous tuerons des hommes, nous brûlerons des villages, nous pillerons des villes ; lorsque nous aurons ravagé des provinces, lorsque nous aurons élevé çà là dans les campagnes, des tas de morts de mourans ; nous sonnerons la victoire, nous nous réjouirons sur des ruines, des membres des cadavres.

Je crois que vous avez raison, dit Eusèbe, voilà le vrai chemin de la gloire ; du moins il n'en est guère d'autre dans le monde ; les hommes se mettent à genoux devant ceux qui les écrasent, ils foulent aux pieds ceux qui les noussissent.

Mais, continua Eusèbe, pourquoi le Roi de Babimanie veut-il gagner des victoires ? — Pourquoi ? oh c'est qu'il faut faire parler de foi dans l'histoire, & que l'on ne parle que de ceux qui se baignent dans le sang. Il seroit beau, vraiment, de voir un Roi s'amuser à faire le bonheur de ses sujets comme un père fait le bonheur de sa famille ! Cela seroit presque aussi plat que de voir un grand seigneur qui aime sa femme. Quel plaisir pour un Monarque lorsqu'après une guerre sanglante qui lui a coûté quarante millions & cent mille hommes, pour gagner une province qui ne vaut pas un million, il voit son nom célébré par les gazetiers, & les poètes ; lorsqu'il voit la Muse de l'histoire, foulant aux pieds l'humanité, graver en traits ineffaçables son nom au temple de Mémoire ; lorsqu'il voit les Arts rampans aux pieds de son trône, déposer des couronnes sur ses armes fumantes ?

Tout cela est bel & bon, dit Eusèbe, & je conçois qu'il est fort beau de tuer des hommes d'être loué par les gazetiers, les poètes les historiens ; mais que m'importe à moi que le Roi de Babimanie soit loué dans l'histoire & les gazettes ! quand j'aurai été tué pour faire mettre son nom au temple de Mémoire, on ne saura pas même si j'ai existé. — Quoi ! mon ami, vous ne connoissez donc pas l'amour de la patrie ? vous ne savez donc pas que

nous sommes obligés de la défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang ? — Je connois l'amour qui est fondé sur quelque chose ; mais si je ne possède pas un pouce de terre dans cette patrie, si ma mère y est morte de chagrin, & mon père de misère, si ma patrie m'a mis en prison pour n'avoir pas douze sous, & m'a condamné à être pendu pour avoir voulu sauver la vie à un capucin ? dites-moi, mes amis, sur quoi fera sondé l'amour de la patrie ? — Mais si les ennemis viennent prendre ta patrie ? — & que n'importe, à moi ! Ceux qui prendront ma patrie ne la détruiront pas, ils ne me tueront pas ; car s'ils tuoient ceux qui vivent sur la terre, la terre ne leur serviroit de rien ; & s'ils sont méchans, que peuvent-ils me faire de pis que de me faire pendre pour avoir fait une bonne action.

Les Soldats de Bâbimanie virent bien qu'ils ne pourroient jamais faire consentir Eusèbe à s'enrôler parmi eux. Ils le laissèrent coucher, partirent le lendemain matin.

CHAPITRE XXIX.

Nouvelle bienfaisance des honnêtes gens.

Le lendemain matin Eusèbe partit aussi ; le soir il arriva à une petite ville. En entrant dans la ville, les soldats l'arrêtent lui demandent qui il est & où il va ? Il répond qu'il est garçon cordonnier, qu'il vient chercher de l'ouvrage. — As-tu un passeport ? lui disent les soldats. Non vraiment, un passeport coûte trente sous dans la grande ville des Visigoths, & quand j'en suis sorti je n'avois que deux sols, parce que les honnêtes gens de la ville des visigots m'avoient volé mes meubles, mon argent & mes outils ; & sans deux voleurs de grand chemin qui ont eu la charité de me donner deux écus, je serois mort de faim au coin d'un buisson. Comment ! tu n'as pas payé ton passeport ! Il faut venir avec nous chez le Gouverneur pour te faire examiner. Il n'y a rien à examiner, dit Eusèbe, la chose est tout comme je la dis. Cependant on le mena chez le Gouverneur qui le traita de coquin, sit souiller dans ses poches, où l'on trouva quatre livres douze sous dont les soldats s'emparèrent, puis Mr. le Gouverneur ordonna qu'on le conduisît hors de la ville entre quatre fusiliers, & Eusèbe fut obligé de remercier Mr. le Gouverneur de ce qu'il lui avoit fait la grâce de ne pas le faire mettre en prison. Eusèbe disoit en s'en allant, après l'accueil de ces honnêtes-gens, si

je pouvois trouver quelque voleur de grand chemin qui me donnât de quoi acheter un morceau de pain !

CHAPITRE XXX.

Le vertueux Eusèbe continue sa route.

Quand Eusèbe fut sorti de la ville, il fit de belles réflexions sur les honnêtes gens, & sur les voleurs de grand chemin. Le désespoir étoit dans son cœur ! Que je suis malheureux, disoit-il ! ô mon père pourquoi m'avez vous engendré ? ô ma mère ! pourquoi m'avez vous allaité ? pourquoi ne m'avez vous pas écrasé la tête contre la pierre lorsque j'étois au berceau ?

Eusèbe étoit plongé dans ces noires réflexions, lorsqu'un cri plaintif se fait entendre. Il approche, il voit un vieillard couvert de blessures qui sembloit lutter contre la mort. Cet objet l'agite, l'attendrit, il vole vers cet homme. C'étoit un juif que des voleurs avoient assassiné sur le grand chemin. Homme sensible ! lui dit l'Israélite, qui que vous soyez prenez pitié de mon état. Je suis de la ville voisine, vous y allez peut-être, portez mes derniers adieux à ma femme & à mes enfans, dites-leur que je meurs en les bénissant. Eusèbe alloit déchirer ses habits pour bander les plaies du vieillard. Mais tout à coup un cri d'horreur s'élève dans son cœur.. Si l'on me trouvoit auprès de ce malheureux ?... ses blessures... son sang... il expireroit peut-être avant que de pouvoir me justifier. Non, non ; meurs, malheureux vieillard ! meurs !... & il versoit un torrent de larmes ... Ah si mon cœur est cruel barbare, s'il frémit à l'idée d'une bonne action, le ciel en est témoin ; ... hommes pervers ! ce sont vos injustices qui l'ont noirci ce cœur innocent sensible.

Ces nouveaux sentimens avoient plongé Eusèbe dans une profonde rêverie ; il marchoit au hasard, pleurant sur l'humanité s'oubliant lui-même. Enfin il arrive à la ville. Il n'étoit plus dans le Royaume des Visigoths, mais dans une ville de la république des Hiboumanes peuple allié de Babimaniens. Il va chez un cordonnier. Maître, dit-il, donnez moi de l'ouvrage car je meurs de faim. — Qu'appelles-tu maître ! lui dit le cordonnier ; apprends que je suis un des premiers magistrats de notre illustre République, & qu'on me donne le titre d'Excellence ! Eh bien, dit Eusèbe, votre Excellence auroit-elle par hasard besoin d'un garçon

cordonnier ? A la bonne heure ! dit le cordonnier, voilà comme on parle, tu auras l'honneur de travailler dans ma boutique.

CHAPITRE XXXI.

Les Hiboumanes.

Eusèbe eue donc l'honneur d'être garçon cordonnier chez son Excellence. Comme il étoit habile, il gagna bientôt les bonnes grâces de Monseigneur son maître, qui lui promit sa protection au conseil, s'il avoit le malheur d'être infulte dans quelque cabaret, par quelque Excellence de la République.

Cependant Eusèbe travailloit beaucoup ne gagnoit presque rien. Monseigneur son maître qui passoit gravement une partie de la journée au conseil, & l'autre au cabaret, profitoit du travail d'Eusèbe, & Eusèbe après avoir acheté du pain gagnoit à peine de quoi s'acheter des culottes. Il s'informa dans l'illustre République de Hiboumanie s'il falloit donner de l'argent aux cordonniers & aux Magistrats pour garder tout le profit de son travail. On lui apprit que c'étoit bien pire encore dans le pays de Hiboumanie.

Les Hiboumanes qui vont chercher du pain dans tous les autres pays de la terre, ne souffrent pas qu'un seul homme travaille dans leur pays à moins que le profit ne leur en revienne. Il faut être né en Hiboumanie pour avoir la liberté d'y faire des souliers ou des habits à son compte. Le bourreau lui-même est Hiboumane de nation, & ce n'est pas l'emploi auquel les Hiboumanes attachent le moins d'importance.

Eusèbe fut donc obligé de continuer à travailler pour faire bouillir la marmite de son Excellence.

Eusèbe réfléchissoit souvent sur les pays de liberté, & il s'aperçut que les Hiboumanes qui se disoient les plus libres des hommes, étoient en effet les plus esclaves. Le fort aveugle présidoit à leurs élections ; & mettoit souvent à la tête de l'état les plus stupides des hommes, qui devenoient par conséquent toujours les plus vains & les plus impérieux. Un conseil de trois cens tyrans assemblé presque tous les jours, sans affaires importantes s'occupoit, de peur de laisser rouiller sa puissance, à faire mille édits minutieux qui enchaînoient la liberté du citoyen jusques dans l'intérieur de sa maison, & dans les actions les plus communes de la vie. Ces malheureux

chargés de mille, petites chaînes entortillées, trembloient mutuellement les uns devant les autres, & se vantoient de leur liberté.

Les sciences mêmes sont esclaves dans le pays de Hiboumanie ; il faut être Hiboumane pour entrer dans leur académie. Socrate n'auroit pu y enseigner la morale, parce qu'il étoit d'Athènes. Aristote auroit été rejette comme un ignorant, Cicéron comme un déclamateur, Virgile comme un mauvais poète ; Archimède auroit été forcé de travailler en boutique, & Hipocrate de se faire garçon barbier.

Les Hiboumanes usent encore d'une autre précaution pour mettre des gens illustres dans leur académie. Quand on a le bonheur d'être né dans l'heureuse république de Hiboumanie, il ne s'agit pas d'étudier pour obtenir une chaire, point du tout. Là le fort préside aux élections de même que dans le magnifique conseil. Quand il y a une place vacante ; comme chaire de Théologie, Philosophie, Médecine, Droit & c. tous les savans, c'est-à-dire tous les écoliers de la petite république, se présentent ; on en choisit un certain nombre, on écrit leurs noms on les balotte, on tire. Souvent le docteur en droit se trouve professeur en médecine, le Théologien professeur de philosophie, le médecin est obligé d'expliquer les Pandectes. Et tous ces savans ne manquent pas non plus de prendre le titre pompeux d'Excellence, car tout est excellent dans le pays des Hiboumanes.

CHAPITRE XXXII.

La Capitation.

Quand Eusèbe fut fatigué des Hiboumanes qu'il eut assez admire leur liberté il jeûna six mois afin d'épargner trois écus pour aller chercher fortune plus loin. Il partit un beau matin après avoir dit adieu à son Excellence cordonnière qui fut bien étonnée qu'Eusèbe quittât le pays de la liberté où il y a trois cents tyrans. Quoi qu'il eût un passeport, ce ne fut pas sans crainte qu'il se mit en route ; il craignoit à tout moment d'être volé, emprisonné ou pendu. C'étoit surtout en entrant dans les villes qu'il trembloit de toutes ses forces, & il craignoit plus les citadins que les voleurs de grand chemin.

Au bout de trois jours il arrive dans le pays des Emouchets. Le Roi des Emouchets avoit aboli toutes les maîtrises dans son royaume, Eusèbe eut afin la liberté de travailler à son compte. Il achète une escabelle, un tire-

pied, une halaine & une botte de paille ; il loue un grenier, il trouve bientôt quelqu' ouvrage le voilà au comble de ses vœux.

Il travaille, il jeûne, il épargne ; les sacrifices qu'il fait à la vertu en deviennent une récompense. Actif, adroit, assidu, laborieux ; il parvient à se meubler insensiblement.

Mais bientôt on lui prépare d'autres chagrins. Il y avoit six mois qu'Eusèbe étoit dans le pays des Emouchets, lorsqu'on vint lui demander la capitation de la part du Roi des Emouchets. La capitation ! dit Eusèbe ? qu'est-ce que cela ? La capitation répond l'émissaire, c'est un tribut que tu dois au Roi ; *capitation* vient du mot latin *caput* qui veut dire *tête*, c'est comme qui diroit impôt pour la tête, & il faut payer cet impôt au Roi des Emouchets pour avoir la permission de garder ta tête sur tes épaules.

En voici bien d'une autre, s'écria Eusèbe ? Et si le Roi des Emouchets s'avisait de ne plus vouloir prendre d'argent pour ce beau droit, il pourroit donc me faire couper la tête. Il le pourroit, il ne pourroit pas, répondit l'émissaire. Il ne le pourroit pas parce qu'il y a des loix qui le lui défendent ; il le pourroit parce qu'il commande à trois cents mille hommes armés de sabres bien assilés ; qui ne savent pas lire les loix, & coupent les têtes au moindre signe, comme un chien de chasse faute sur un perdreau quand on dit *pille* ! — Et à quoi monte cette capitation, dit Eusèbe ? — à un écu, ce n'est pas cher pour avoir le droit de garder sa tête sur ses épaules, & il faut avouer que le Roi des Emouchets en agit bien honnêtement avec ses sujetsss. — Ce n'est pas cher pour ceux qui sont nés sur des tas d'or, ou qui se sont rendus maîtres de vastes contrées où d'autres sont nés aussi bien qu'eux ; mais pour moi qui suis obligé de travailler du soir au matin pour gagner trente sous, & qui ne suis pas toujours sûr d'avoir de l'ouvrage, c'est fort cher assurément. Pour épargner un écu, il faut que je reste deux jours sans manger ; & c'est ce qui s'appelle m'ôter la vie pour me laisser le droit de garder ma tête.

L'Emissaire étoit patient, ce qui est rare dans ce métier là ; il auroit pu faire une mauvaise affaire à Eusèbe, mais il trouva ses raisons plaisantes, & il s'amusa à le faire causer. Mon ami, lui dit-il, l'État a des besoins, il faut bien de l'argent pour y satisfaire. — Mais ne peut-on y satisfaire qu'aux dépens de ma vie ? je croyois que l'État étoit fait pour les hommes, & non les hommes pour l'État. — D'abord, il faut bien entretenir ces trois cents mille hommes qui défendent la patrie avec leurs sabres affilés. — Et qui sont toujours prêts à nous couper la tête au moindre signe. Il est bien triste

d'être obligé de jeûner deux jours pour entretenir des gens qui peuvent nous couper la tête ou nous donner des coups de bourade, comme m'ont fait les gardes du bon Roi de Babimanie. — C'est la loi. — Et qui est ce qui a fait la loi ? — celui qui en profite. — Parbleu, Monsieur l'Emissaire, en ce cas-là les bécasses les perdrix sont bien plus heureuses que les cordonniers, car on ne leur coupe pas tous les ans un membre pour nourrir les chiens les chasseurs. Quand le chasseur a dit *pille* ! la perdrix des champs est croquée & tout est dît. Quand le Roi des Emouchets dit *pille* ! on n'arrache qu'un membre à la perdrix politique, & on la laisse traîner sa vie dans la douleur jusqu'à ce que la blessure soit guérie ; puis on recommence de plus belle. — Secondement dit l'Emissaire il faut entretenir des palais, des jardins, des filles de joie, des spectacles, des pédants, des singes, des courtisans, des chiens, des ministres, des chevaux, des ambassadeurs ; il faut faire élever des grands édifices dont on ne fait que faire, qui finissent par devenir la retraite des rats des hiboux, il faut... Mais, dit Eusèbe, tous ces animaux-là sont donc bien chers, car le Royaume des Emouchets est bien grand, si chacun paie à proportion des cordonniers, la somme doit être immense. — L'État n'en retire que le tiers, & ceux qui sont chargés de la lever engloutissent le reste. Aussi sont-ils les plus riches de la nation, & cela est bien juste — je conçois cela, dit Eusèbe. Cet arrangement fait honneur à l'humanité. Plus un métier est difficile pour les honnêtes gens, plus il faut dédommager ceux qui renoncent à ce titre pour le faire. On ne sauroit trop payer un sacrifice de cette nature. Je vois bien qu'ici comme ailleurs on paie les vices aux dépends de la vertu. Vous n'avez que deux classes dans le royaume des Emouchets, les chasseurs & les perdrix, & ce sont les perdrix qui fournissent le plomb aux chasseurs. Mon ami, continua Eusèbe, je vais vendre mon lit pour payer le droit de garder ma tête. Mais allez vous en bien vite, votre aspect m'afflige, laissez-moi travailler, revenez demain vous aurez votre écu pour entretenir vos sabres vos silles de joie.

CHAPITRE XXXIII.

Autres politesses politiques.

Le vertueux Eusèbe vendit son matelas ; il lui avoit coûté six écus, il en tira deux écus & demi, il en donna un pour avoir le droit de garder sa tête sur les épaules, acheta pour trente sous de paille pour se coucher, & il eut un

écu, de reste. Gardons cet écu, dit Eusèbe ; car après m'avoir fait payer le droit de garder ma tête sur mes épaules, on pourroit bien s'avifer de me faire payer celui de garder mes bras & mes jambes.

Eusèbe avoit raison. Deux mois après on vint lui demander un nouvel impôt sous le nom *d'industrie* il fut obligé de payer l'industrie, c'est-à-dire le droit de remuer les bras & les jambes pour gagner du pain, il eut beau dire que l'industrie faisoit du bien à l'État, qu'on devoit l'encourager au lieu de la gêner & de la taxer ; tout fût inutile ; il fallut payer l'industrie ; & Eusèbe donna l'écu qui lui restoit.

Au bout de l'année le propriétaire de la maison où logeoit Eusèbe lui déclara qu'il ne pouvoit plus lui louer son grenier pour quarante écus par an, attendu qu'on avoit mis de nouveaux impôts sur les maisons, & que la cherté des vivres augmentoit de jour en jour, à cause des nouveaux impôts que l'on mettoit sur les denrées de première nécessité. Eusèbe convint de payer trois écus de plus par an, & on le laissa dans son grenier.

Puisque la cherté des vivres augmente, dit Eusèbe, puisqu'on met de nouveaux impôts sur les denrées & les maisons, il est bien naturel qu'on augmente aussi le prix de mes souliers. Eusèbe va chez ses pratiques, il leur expose ses besoins. Mais les uns lui rient au nez, les autres lui démontrent que ce sont les cordonniers & les gens de leur espèce qui doivent porter le plus grand poids des impôts, quelques-uns le mettent à la porte, d'autres lui disent que le luxe augmente tous les jours que leurs revenus diminuent ; qu'il leur faut des maisons plus vastes parce qu'il n'est plus du bon ton de demeurer avec sa femme & ses enfans, qu'il leur faut un plus grand nombre de carrosses de chevaux, de laquais, & ils finissent par l'assurer qu'il est dans Tordre que les honnêtes cordonniers meurent de faim, parce que les gens riches ne veulent plus demeurer avec leurs femmes.

CHAPITRE XXXIV.

Ressources.

Je travaille jour & nuit, disoit Eusèbe, & après avoir payé au Roi des Emouchets la permission de garder ma tête de remuer les bras & les jambes, il me reste à peine de quoi acheter une vieille culotte à la friperie pour couvrir ma nudité, une botte de paille pour renouveler ma litière. Quand je suis malade, je n'ai ni secours ni pain, & il n'en faut pas moins payer le Roi

des Emouchets, & le loyer de mon grenier. Cependant je sens que mon corps s'affoiblit, le chagrin & la misère détruisent ma santé, la vieillesse vient avant le tems, & si j'échappe à la corde des Babimaniens & aux sabres affilés des soldats du Roi des Emouchets, je n'échapperai pas, aux poisons que la rapine verse goutte à goutte dans le cœur des malheureux.

Eusèbe étoit plongé dans ces réflexions lorsqu'un de ses confrères vint le voir. Qu'as-tu donc, Eusèbe ; lui dit celui-ci ? Eusèbe lui conta ses peines. — Ne te chagrines pas, lui dit le cordonnier ; personne ne vit de son métier dans ce pays-ci, il faut toujours en savoir un autre qu'on exerce secretement, si tu Veux je t'apprendrai les moyens de te tirer d'affaire. Tiens, moi par exemple, je n'avois rien, pas même de quoi acheter un morceau de cuir, eh bien, mon ami, je suis à mon aise à présent. J'avois l'honneur, étant garçon cordonnier de chausser de Mademoiselle Henriette femme de chambre de la nièce de Monseigneur notre Évêque. Elle étoit jolie, sa maîtresse demouroit avec Monseigneur son oncle ; Monseigneur son oncle ne disoit pas toujours son bréviaire, il endoctrinoit quelque fois la femme de chambre de sa nièce, le bon Dieu répandit sa bénédiction sur ses travaux. Un jour que je prenois la mesure d'une paire de souliers à Mademoiselle Henriette, sa maîtresse entra dans sa chambre. Biaise, me dit-elle d'un air doux, veux-tu faire ta fortune ? — De tout mon cœur, Madame. Eh bien épouse Henriette je te donne mille écus, pour t'établir. Mademoiselle Henriette devint rouge comme de l'écarlate, je vis bien à cela qu'elle m'aimoit, j'acceptai la femme les mille écus.

J'épousai Henriette. Au bout de six mois, elle fut mère d'un gros garçon. Tu ne saurois croire quelle joie ce fut dans le palais épiscopal. La nièce de Monseigneur fut Marreine, & Monseigneur nous combla de présents. Quand il eut dix ans, Monseigneur lui donna la tonsure, & il a à présent un bon bénéfice qui nous fait vivre à notre aise. Henriette va toujours porter les souliers que je fais pour son ancienne maîtresse, & elle n'en revient jamais sans rapporter quelque nouvelles marques de la protection & de la bonté de Monseigneur. Voilà le moyen de faire fortune, mon ami ; épouse quelque jolie sille qui ait la protection d'un grand seigneur, & tu ne manqueras de rien.

Eusèbe ne goûta point le conseil, le cordonnier lui en donna un autre. Vas trouver lui dit-il, le chef des espions du royaume des Emouchets, il te donnera de l'emploi ; c'est un brave homme qui nourrit plus de trois mille

gens de métier qui n'ont presque rien à faire. Eusèbe fut curieux de voir quel emploi lui donneroit le chef des espions.

Le chef des épions reçut fort bien Eusèbe ; il lui proposa trente écus par mois à condition qu'il ira boire dans les cabarets, qu'ils se mêlera avec les gens pour écouter leurs discours, qu'il suivra les étrangers partout où ils iront, qu'il questionnera les laquais & les femmes de chambre des maisons où il porte des souliers, afin d'apprendre ce que disent & font les maîtres, & qu'il viendra régulièrement tous les soirs rendre compte à Monseigneur de ce qu'il aura vu & entendu. Monseigneur, dit Eusèbe, si l'on ne peut vous servir que de cette manière, je suis votre serviteur, je n'aurai jamais la lâcheté de faire un métier aussi infâme. Qu'appelles-tu un métier infâme, dit le Chef, en colère ? je le fais bien moi ; & en même tems il fit chasser Eusèbe de son hôtel à coups de pied dans le derrière.

C'est une chose bien triste, disoit Eusèbe en s'en allant qu'on ne puisse gagner sa vie dans ce monde sans cesser d'être honnête homme !

CHAPITRE XXXV.

Les loix ont formé Eusèbe.

Eusèbe retourna dans son grenier, le cœur plein de chagrin & d'indignation. Il y travailla encore quelque tems pour payer la capitation, l'industrie & l'impôt de la maison, mais pouvant à peine acheter chaque jour un morceau de pain noir ; sa santé s'affoiblit, il devint maigre & livide, il pouvoit à peine respirer, il n'avoit plus le courage de travailler ; les riches qui le voyoient couverts de lambeaux avec l'œil enfoncé & hagard, le teint livide, disoient en eux-mêmes, cet homme-là a une mauvaise physionomie, il a bien l'air d'un fripon. Voilà comme on juge les malheureux ! On ne le laissoit pas entrer dans les maisons à cause de ses habits déchirés de sa physionomie hideuse. Eusèbe étoit méprisé & rejeté comme un coquin, pour avoir refusé d'être un coquin. Bientôt les pratiques lui manquèrent tout-à-fait, il étoit obligé de faire de mauvais souliers avec de mauvais cuir, & il les faisoit vendre dans les rues par dès gens qui retenoient pour eux la moitié du prix. Une nuit, il étoit couché sur sa paille, s'agitant sans cesse, ne pouvant dormir & déchiré par des angoisses qui ne devoient être que le partage des scélérats. Tout à coup il entend dû bruit au dessous de sa chambre ; & une voix plaintive qui sembloit appeler au secours. Il descend,

il frappe à la porte, un homme fort brusquement & se sauve. Eusèbe entre, il voit une femme mourante, que son valet venoit d'assassiner, & des bijoux & de l'or répandus par la chambre. Eusèbe frémit, bientôt la rage s'empare de son cœur, la misère le & désespoir y avoient éteint jusqu'à la dernière étincelle de compassion. Il se jette en grinçant des dents sur l'or & les bijoux, les ramasse comme un furieux & se sauve.

Il sort de la ville comme un homme qui a perdu la raison, gagne les frontières du pays des Emouchers, il les passe, & arrive dans le royaume des Allobroges.

CHAPITRE XXXVI. *Réflexions du coupable Eusèbe.*

Une action si contraire aux principes d'Eusèbe lui causa une violente agitation. Il n'osoit réfléchir sur lui-même ; il chercha d'abord à étourdir sa raison, mais l'habitude de réfléchir sur ses actions l'emporta, son imagination troublée lui présentait sans cesse son crime.

Oui, disoit Eusèbe en lui-même, j'ai volé, je suis un malheureux ; mais qui m'a conduit dans cet abîme affreux ? l'injustice des hommes, leurs vexations, leur brigandage. Jetté par la nature, sur un coin de terre, j'ai reçu d'elle le droit d'y brouter l'herbe, & d'y manger le gland qui étoit autour de moi. Les hommes se sont rassemblés, ils se sont emparés de l'herbe du gland, ils ont pris toute la terre, & en ont chassé l'homme foible dont le père n'avoit encore rien pris. S'ils m'ont enlevé le droit de vivre de la terre, s'ils ne m'ont pas laissé un seul coin, où je pusse poser ma tête, ils m'ont enlevé ce qui m'appartenoit, au plus sacré des titres, je le tenois de la nature ; ils doivent m'en dédomager. Si le bien de la société exige que les propriétés soient assurées, elle doit fournir à celui qu'elle prive du droit de la nature, des moyens sûrs de gagner sa vie quand il se porte bien, des secours qui ne soient pas déshonorans quand il est malade, si elle les lui refuse, ce n'est plus une société, c'est une ligue de brigands qui se sont dit : rassemblons nos forces pour assurer nos usurpations, enchaînons ceux que nous avons volés de peur qu'ils ne deviennent les plus forts à leur tour, qu'ils soient notre jouet sur la terre, abandonnons les aux vents du hazard, qu'ils rampent, qu'ils nous servent ou qu'ils meurent.

Et si la société est fondée sur ces principes, quels sont ses droits ? quels sont ceux des malheureux quelle opprime ?... Telles surent les réflexions d'Eusèbe. Cependant le remord troubloit son cœur ; il avoit perdu le repos & le bonheur, parce qu'il n'est plus de bonheur dans le cœur de celui qui a fait un crime, & que le crime des autres ne sauroit le justifier. Mille fois il fut sur le point de chercher les moyens de rendre le bien qu'il venoit de voler, mais quand il considéroit l'état où il se trouveroit après cette bonne action, quand il songeoit qu'il retomberoit dans la plus affreuse indigence, qu'il seroit obligé de mourir lentement dans les horreurs de la misère, de la maladie, de la faim & du mépris, ou de terminer lui-même ses jours d'une manière violente, quand il revenoit sur les maux qu'il avoit soufferts lorsque son ame étoit pure, alors un cri plus fort que sa conscience le retenoit dans le crime.

CHAPITRE XXXVII.

Eusèbe devient un homme comme il faut.

Vertu, probité, sentimens qu'êtes vous dans le monde ? rien, moins que rien, un riche collier de diamans, des bourses pleines d'or ; voilà ce qui est quelque chose, voilà ce qui attire le respect, la considération, les louanges ; voilà ce qui donne des plaisirs, de l'esprit, des talens. Eusèbe va bientôt, l'éprouver. Il vend les bijoux qu'il a volés, ils étoient précieux, il en tire une somme considérable, il achète une terre, un carosse, des habits, il loue deux grands coquins pour le suivre ; ses cheveux gras noirs prennent sous le fer une forme élégante, la poudre & la pomade changent leur couleur, ils se bouclent à deux étages auprès de ses oreilles. Au lieu de ces instrumens de travail qui salissoient ses mains, il suspend à ses côtés un élégant morceau d'acier pointu, signe de destruction & d'assassinat. En cet équipage, l'inutile riche Eusèbe se produit dans la capitale des Allobroges.

O Eusèbe ! si ta avois encore ton habit déchiré, les cheveux gras & l'envie de travailler, tu serois rebuté, rejette, avili dans la belle ville des Allobroges. Les maîtrises, les impôts & tous les brigandages des honnêtes sens arrêteraient ton travail & t'en arracheroient le prix, tu ne pourrois pas te procurer un peu de nourriture saine, un peu de paille propre, un asyle un peu commode. Mais riche fainéant, orgueilleux scélérat, chargé des

élégantes livrées de l'inutilité & des vices, produis-roi hardiment, ne baisse plus la tête comme dans le tems de ta vertu ; laisse cette timidité au vil ouvrier, qui cherche à travailler pour tes semblables ; te voilà maintenant un homme estimable, un homme comme il faut. Veux-tu des places ? ouvre ta bourse, couvre ta table de viandes & de vins, & appelle tes semblables. Tu verras comme ils s'empresseront à féconder tes desseins. Ambitionnes-tu de briller parmi ces êtres orgueilleux que le vulgaire appelle savans ? parle, la science, la véritable science elle-même se courbera devant toi, on te donnera le premier rang dans une académie ; sans aucune science, on t'admettra au nombre des savans, les lâches diront que tu les honores, & ils te donneront une place d'honneur. Et qui a produit toutes ces métamorphoses ?... qui ?...l'or, mes amis, l'or.

CHAPITRE XXXVIII.

Progrès d'Eusèbe.

Il n'y a que le premier pas qui coute. Eusèbe croyoit avoir pris le bon parti, il eut bientôt des femmes, des amis, des parasites, des panégyristes & des flateurs. Chacun l'admiroit, c'étoit un homme charmant, plein d'esprit, de connoissances ; il savoit la botanique, la chymie, l'anatomie, la politique, la philosophie, il étoit propre à remplir les places les plus importantes, & il en obtint au bout de quelque tems. Cependant Eusèbe sentit qu'il lui manquoit encore un avantage, celui d'être noble ; il savoit bien qu'il n'étoit que le bâtard d'un pauvre chirurgien de campagne, il offre de l'or, Eusèbe le scélérat qui ne pouvoit gagner un morceau de pain noir quand il étoit vertueux, & Eusèbe le scélérat se fait noble avec des pièces d'or. On lui délivre un grand morceau de parchemin au quel pend une petite boîte de ser blanc attachée à un cordon de foie, & dans laquelle il y a une once de cire façonnée, & le voilà noble.

Bientôt son cœur prit les sentimens de sa nouvelle situation ; la fortune en multipliant ses jouissances en émoussa le sentiment ; il devint insensible, impérieux, dur, hautain, cruel, ce n'étoit plus cet Eusèbe qui dans le royaume des Ostrogots répandoit avec sensibilité des bienfaits sur une veuve infortunée, & qui cachoit la main qui essuyoit ses pleurs, Eusèbe auroit vu mourir de faim tous les malheureux sans verser une larme, Eusèbe

ne savoit plus verser les larmes délicieuses du sentiment, les charmantes jouissances du beau monde en avoient épuisé la source.

CHAPITRE XXXIX.

Remords.

Ce bonheur ne fut pas de longue durée. C'étoit une illusion, elle e dissipa bientôt. Quand l'homme a reçu des principes d'honneur, quand il a goûté les charmes inexprimables de la vraie vertu, il y revient toujours malgré lui, & les illusions du vice ne sauroient l'en dédommager. Au bout de quelques années, il s'aperçut que les plaisirs n'étoient que superficiels & qu'ils laissoient un vide affreux dans son cœur. Il vit que ses amis étoient des traîtres, ses maîtresses des perfides, ses parasites des fripons. Malgré sa feuille de parchemin & sa petite boîte de fer blanc, il sentoit bien qu'il n'étoit qu'un scélérat. Le remords, le dégoût, l'ennui, le tourmentoient sans-cesse. La plaie de son cœur s'ulcéroit de jour en jour. Enfin mourant de chagrin & de remords, il prit le parti de rendre ce qu'il avoit volé, d'aller chercher dans des contrées éloignées le repos de Pâme, fût-ce même aux dépends des besoins du corps. Il se fait informer secrètement de l'état de la dame qu'il avoit volée, il apprend qu'elle n'est pas morte de ses blessures, il lui envoie tous ses contracts d'acquisition, déclare par un acte authentique que tous ses biens sont à elle & part avec une petite somme pour aller mourir dans les déserts du nord.

Après cette bonne action le bon Eusèbe sentit son cœur soulagé, il voyage gaiement, la sérénité rentre dans son ame, le triple airain que le crime avoit attaché sur son cœur se lève entièrement, le doux sentiment lui sourit encore. Avec la petite somme que j'emporte, dit-il, je pourrai du moins me mettre à même de ne pas mourir de faim, & n'eusse-je que du pain, j'aurai du moins la paix de l'âme. En raisonnant ainsi il s'avance dans les pays du nord, il traverse des villes & des provinces. Chemin faisant, il rencontre deux hommes. Avec son innocence, Eusèbe avoit recouvré sa franchise, il leur dit qu'il va chercher dans le nord quelque place, qui lui fournisse les moyens d'exercer ses talents, qu'il fait la botanique & la chymie, & qu'il espère trouver quelqu'occupation dans un pays où l'on estime ces sciences. Parbleu ! dirent les voyageurs, vous ne pourriez mieux vous adresser, nous voyageons pour le Rois des Huns qui nous a chargés de

lui trouver un botaniste habile pour faire un beau jardin des plantes du midi au milieu des neiges du nord ; il nous a laissé maîtres des conditions, & si vous voulez signer un engagement mutuel nous vous mènerons au Roi des Huns. Je ne demande pas mieux, dit Eusèbe, & il signa. Enfin, dit Eusèbe, pour le coup me voilà à même de gagner ma vie sans crime, le Roi des Huns me fait une bonne pension, je lui serai un joli jardin botanique. J'ai bien fait de rendre l'argent que j'avois volé, j'aurai du pain & la paix de l'âme qui vaut mieux encore.

CHAPITRE XL.

Ce qui arriva à Eusèbe dans le Royaume des Huns.

Cependant Eusèbe arrive dans le royaume des Huns. A la première ville, on mène Eusèbe au gouverneur, il se présente, tire sa révérence & s'annonce pour le botaniste de Sa Majesté. Le gouverneur se met à rire, fait un signe à un de ses laquais ; deux soldats entrent, prennent le pauvre Eusèbe & le conduisent à la forteresse. On le dépouille, on lui prend son argent, on l'enferme. Eusèbe trouvoit fort singulier, qu'on mît à la forteresse le directeur du jardin botanique du Roi des Huns, & il demanda ce que cela vouloit dire. Enfin on lui apprit que les deux hommes qu'il avoit rencontrés étoient deux honnêtes capitaines du Roi des Huns chargés de faire des recrues, & qu'au lieu de signer un engagement pour être botaniste du Roi des Huns, il avoit signé un engagement militaire qu'on avoit substitué adroitement, & qu'il seroit obligé toute sa vie de tuer des hommes au service du Roi des Huns.

Quel coup de foudre pour Eusèbe ! Dans le tems de son opulence, il se repentoit d'avoir volé, maintenant ; il se repent d'avoir restitué. Que j'ai été sot, disoit-il, de m'exposer de nouveau à l'injustice & à la tyrannie des hommes ? Si j'avois resté dans mon château, au milieu de mes parasites, de mes flatteurs & de mes maîtresses, je ne serois pas obligé aujourd'hui d'aller tuer des gens qui ne m'ont jamais fait de mal, pour le profit d'un homme que je ne connois pas. Il est vrai que j'avois des remords, mais il valoit mieux avoir des remords pour avoir volé une vieille femme mourante, que de m'exposer à casser des têtes à coups de mousquet & à couper des bras & des jambes à coups de sabre. Il valoit mieux entendre les mauvais vers de mes parasites que le bruit affreux des canons qui jonchent

la terre de morts. Moi qui ai toujours eu horreur du sang, qui ai toujours cru que l'homme ne pouvoit avoir des droits sur la vie de son semblable, me voilà devenu meurtrier par état & cela pour toute ma vie.

Non, non je ne tuerai point des hommes ; on m'a fait une injustice affreuse ; on m'a trompé, je dirai tout au Général, & s'il y a une étincelle de justice dans les armées du Roi des Huns, on punira les deux capitaines on me rendra la liberté.

CHAPITRE XLI.

Eusèbe arrive à la garnison.

Au bout de quelques jours on tire Eusèbe de prison. On lui lame deux chemises, deux paires de bas, & une veste, & on le conduit avec vingt brigands, qu'on avoit ramassés sur les grands chemins, à la garnison qu'on lui avoit destinée. Il arrive, son paquet sur l'épaule ; on le présente au général des Huns, on lui demande son nom, son âge, sa patrie. Eusèbe répond à tout, puis se jettant aux genoux du général, Monseigneur, dit-il, je supplie Votre Excellence de m'écouter un instant, (de puis l'histoire du cordonnier de Hiboumanie, Eusèbe savoit le respect qu'on devoit aux grands Seigneurs) Monseigneur, on m'a trompé, on m'a fait accroire que je serois Directeur du jardin botanique du Roi des Huns, & sous prétexte de me faire signer un engagement de Directeur de botanique, on m'a fait soldat. Monseigneur, que Votre Excellence considère que je ne suis point né dans le royaume des Huns, que je ne prends aucun intérêt à leur querelle, & que j'ai juré à Dieu & à la nature que je ne tuerois jamais personne.

Pendant qu'Eusèbe parloit à genoux, son Excellence parloit aux officiers de la fuite, & arrangeoit une partie sine qu'ils dévoient faire le soir après soupe. Justice ! Monseigneur, rioit Eusèbe, justice ! rendez-moi la liberté, je ne veux tuer personne. — Levés-toi, dit afin le Général. Ce qui est écrit est écrit, tu auras l'honneur de servir dans l'armée des Huns. Monseigneur, dit Eusèbe avec fureur, je ne servirai pas, je ne dois pas servir. — Quoi ! dit le Général, tu résistes, la subordination... — La nature... Monseigneur, la justice... le droit des gens... — Qu'on donne cent coups de canne à ce malheureux, dit le Général, Aussitôt on applique cent coups de canne sur le dos d'Eusèbe, & pendant ce tems là les instrumens du régiment jouèrent

une arriette de l'opera comique. Après cela cinquante tambours firent retentir leur tonnante harmonie ; puis & *marche* !

CHAPITRE XLII.

Quel parti prendra Eusèbe ?

La nature n'offriroit-elle donc aucune ressource au malheureux qui est réduit au désespoir ? L'homme né pour la douceur & l'innocence, sera-t-il donc forcé à tuer ses semblables contre le cri de sa conscience ? Oh ! il est un moyen, dit Eusèbe, il est un moyen de finir tous ces maux. En un instant la mort me délivrera de tous mes malheurs ... Mais le suicide n'est-il pas un crime ?...Mais n'est-ce pas un crime bien plus grand encore d'aller assassiner de sang froid des gens qu'on ne connoit point ? je ne possède pas un pouce de terre dans le royaume des Huns ; ce n'est pas ma patrie, je n'y ai ni père, ni mère, ni femme, ni enfans, ni amis à défendre, je n'avais pas même besoin des quatre sous par jour qu'on me donne pour aller tuer les gens. Si le Roi des Huns a des démêlés à vider avec ses voisins, en puis je, mais ? & faut-il que pour quatre sous par jour, je me jette comme un furieux au milieu de ses ennemis, & que je me baigne dans leur sang ! Non, non ; mourons ! Faisons un crime pour en éviter mille. Ce choix est conforme à la vertu.

Voilà Eusèbe décidé à se jeter dans la rivière, il fort pour exécuter son dessein. Mais tout d'un coup il se rappelle les devoirs de sa religion ; avant que de se jeter dans la rivière, il va trouver un prêtre. Mon père, lui-dit-il, j'ai toujours eu horreur de verser le sang, & voilà que malgré moi je suis condamné toute ma vie à verser le sang. J'ai juré à Dieu & à la nature de ne jamais tuer personne, & voilà que j'ai un mousquet entre les mains & un sabre au côté pour tuer les hommes qu'on me montrera, comme le boucher-montre à son garçon les bœufs qu'il doit faire tomber sous sa hache. Dites-moi, mon père, est-ce un plus grand mal de se tuer soi-même que de tuer deux cens hommes.

Mon enfant, dit le prêtre, il y a assuré ment bien du mal à tuer ses semblables, mais les Rois sont placés au dessus de nous par le Dieu de paix & de miséricorde, & quoique le Dieu de paix & de miséricorde défende le meurtre, il l'approuve cependant quand il est commandé par les Rois parce que les Rois sont les plus forts que Dieu se déclare toujours pour ceux qui

sont les plus forts. Il est certain que dans toutes les règles, la puissance d'exterminer devrait être réservée à l'Eglise, qui est la dépositaire de la force de Dieu sur la terre, c'est celui qui donne la vie qui a seul le droit de donner la mort. Plusieurs saints Papes ont voulu exercer ce droit exclusivement, & il s'en est peu fallu qu'ils n'en soient venus, à bout ; mais voyant qu'il n'y pouvoient pas réussir ils ont confié aux souverains l'épée de St. Paul, il est juste qu'ils s'en servent pour la gloire de Dieu & leur profit. Quand au suicide, mon enfant, c'est assurément le plus grand crime que vous puissiez commettre, car vous voyez bien que votre corps ne vous appartient pas sur la terre. Il est au Souverain, en vous tuant c'est un vol réel que vous lui faites. Vous voyez bien que si tous les hommes qu'on tourmente sur la terre se donnoient la mort, les Souverains n'auroient bientôt plus de sujets, les maîtres plus d'esclaves, les confesseurs plus de pénitens, notre St. père le Pape plus de brebis à paître, & certes ce seroit bien dommage !

Allez, mon frère, continua le père, allez tuer des hommes pour le Roi des Huns, & gardez-vous de vous tuer vous-même.

Eusèbe ne comprenoit pas trop les raisonnemens du prêtre, mais il songea en le quittant que le royaume des Huns étoit en paix, & qu'il pourroit bien se faire qu'il n'allât jamais à la guerre, & que s'il y alloit, il pourroit arriver aussi qu'il ne fût pas forcé de tirer, sur ses semblables, & en conséquence il ne se tua point.

CHAPITRE XLIII.

Les grands effets par les petites causes.

Cependant la belle-sœur du Roi des Huns avoit été faire un petit voyage avec son man dans le royaume des Etourneaux. On leur avoit donné des fêtes magnifiques que les Etourneaux payoient & qu'ils alloient regarder la bouche béante, quand les gardes ne les repoussoient pas à coups de bourade. Un jour que la Reine des Etourneaux donnoit un grand déjeûné à la belle-sœur du Roi des Huns, un page de la Reine en servant du chocolat, en sit tomber une tasse sur la robe de la Princesse Hune. Son Altesse se mit dans une colère épouvantable & exigea de la Reine qu'elle fît donner les étrivières à son page en sa présence. La Reine qui aimoit beaucoup son page parce qu'il avoit de jolies joues rondes & vermeilles qu'il faisoit de

jolis calembours, ne voulut point lui faire donner les étrivières en présence de son Altesse Hune, & son Altesse Hune piquée au vif de n'avoir pas vu donner les étrivières au joli page, fit mettre les chevaux à sa voiture & partit sur le champ du royaume des Etourneaux.

De retour dans le royaume des Huns, elle forma des projets de vengeance. Elle fit parler à tous les Ministres & à tous les savans, & fit offrir une récompense & sa protection à celui qui seroit naïtre quelques sujets de guerre entre le Roi des Huns & le Roi des Etourneaux. Tous les ministres se remuèrent, les archivistes firent élever des tourbillons de poussière du milieu de leurs archives, & à force de fouiller, de déchiffrer, de contourner, d'expliquer, de commenter, on trouva dans un vieux titre, un passage qui faisoit soupçonner qu'un petit village de douze cabanes de malheureux, situé dans le royaume des Etourneaux, avoit appartenu autre fois au Roi des Huns.

Aussitôt le ministre de la guerre qui étoit presque aussi habile que Monsieur le Marquis de Rustigraphe fit un beau manifeste dans le quel il prouva que le Roi des Huns devoit exterminer les sujets du Roi des Etourneaux, s'il ne lui rendoit passes cabanes. On gagna la maîtresse du Roi des Huns, on corrompit la plupart des ambassadeurs, les courriers partent, les cabinets s'agitent, la guerre se déclare, les souverains prennent parti les uns pour, les autres contre : & voilà une partie du monde en feu pour une tasse de chocolat.

CHAPITRE XLIV.

Eusèbe va à la guerre.

Bientôt les armées sont équipées, ailes partent, elles sont en marche. Le pauvre Eusèbe trembloit de toutes ses forces, non qu'il craignît la mort, il la désiroit de tout son cœur ; mais il craignoit d'être obligé de tuer des gens qui n'avoient point répandu de chocolat sur ses habits. Heureusement pour lui il ne fut pas obligé de tirer un coup de mousquet, son regiment alloit tirer, lorsqu'un parti de houssards l'attaque & un d'eux coupe le nez du pauvre Eusèbe ; il portoit sa main à sa blessure lorsqu'un boulet de canon lui emporte le bras droit. Il tombe, dix régimens de cavalerie lui passent par dessus le corps. Il est foulé sous les pieds des chevaux ; & porté au milieu d'un tas de morts & de mourans.

Il y eut plusieurs milliers de morts de part & d'autre, mais il y en eut cent de plus du côté des Etourneaux ; & après un calcul exact, les Huns dirent qu'ils avoient remporté la victoire chantèrent & un beau *Te Deum* pour remercier le ciel d'avoir tué cent hommes de plus à leurs ennemis, & d'avoir si bien vengé l'honneur de la jupe de la belle-sœur du Roi des Huns. De leur côté, les calculateurs des Etourneaux prétendirent aussi avoir remporté la victoire, & ils remercièrent aussi le bon Dieu, de forte que les actions de grâce des deux armées montèrent au ciel en même tems que la fumée du sang des malheureux qui avoient péri.

La reine des Etourneaux apprit bientôt ces belles nouvelles & elle s'en réjouit de bon cœur avec son page, qui rioit comme un fou de n'avoir pas eu les étrivières, & de voir tant de gens tués à cause de son étourderie. De son côté la belle-sœur du Roi des Huns ressentit une joie inexprimable en apprenant que la tache de sa jupe étoit vengée.

Cependant on enterre les morts, & une bonne partie des mourans. Le pauvre Eusèbe remuoit encore, il eut le bonheur d'être mis parmi les blessés. Que tu es heureux, lui dit son capitaine, d'avoir perdu ton nez & ton bras droit, au service du Roi des Huns ! te voilà libre, maintenant, on va te renvoyer avec une bonne récompense.

Grâce à Dieu, disoit Eusèbe, je n'ai tué personne ; & j'aime encore mieux avoir perdu mon nez & mon bras droit que d'avoir tué des hommes.

CHAPITRE XLV.

On fait la paix.

Graces à l'esprit de philosophie, les guerres ne durent plus aussi longtems que dans les tems de ténèbres. Toute la Grèce forma jadis une ligue pour une princesse un peu trop éveillée, & l'on se battit pendant dix ans pour venger l'honneur de son mari qui n'en fut pas moins ce qu'il devoit être. De nos jours, les souverains ont plus d'humanité, ils ne sont pas tuer leurs sujets pendant dix ans pour une femme de mauvaise vie, une seule campagne & trente mille hommes sur le carreau, suffisent pour se venger de l'étourderie d'un page.

Le Roi des Huns qui avoit tué cent hommes de plus que le Roi des Etourneaux & qui en avoit perdu quinze mille, fut fort content du succès de cette expédition, & il accorda la paix au Roi des Etourneaux. La belle-sœur

du Roi des Huns exigeoit toujours que le page eut les étrivières en sa présence, mais des gens d'esprit arrangèrent les choses, & on convint que le ministre de la guerre du royaume des Etourneaux iroit au lieu du page, se faire donner les étrivières en présence de la belle-sœur du Roi des Huns, & qu'à son retour, on lui donneroit pour récompense trois aunes de ruban pour mettre par dessus son épaule, & un diplôme en bonne forme pour constater le fait transmettre à la postérité & à ses descendants l'honneur qu'il avoit eu de se dévouer pour la patrie.

Son Excellence vint se faire donner les étrivières ; à son retour, il eut le ruban & le diplôme, & son Altesse Hune, s'appaisa quand elle eut vu donner les étrivières à son Excellence.

Les douze cabanes qui avoient servi de prétexte à la guerre avoient été brûlées par les Huns ; il ne restoit plus qu'une place aride & couverte de cendres. On la partagea par la moitié, & chacun eut sa part.

Après cela on fit de grandes réjouissances dans les deux royaumes à l'occasion de la paix : les cours donnèrent des bals, des spectacles & des feux d'artifices, les poètes firent des vers, le peuple but de la bière & mangea des harengs, tout le monde fut content.

CHAPITRE XLVI. *Récompense des héros.*

Cependant le Roi des Huns qui avoit l'ame grande & généreuse ; voulut récompenser les braves gens qui s'étoient sacrifiés pour la jupe de sa belle-sœur ; Il sit acheter des rubans, & des petites croix d'émail, & les distribua d'un air gracieux aux officiers qui avoient perdu des bras & des jambes, ou qui s'étoient exposés courageusement à les perdre. On donna aussi deux sous six deniers à chaque soldat des régimens qui avoient bien fait leur devoir. Les blessés surent mis à l'hôpital, on leur coupa les bras & les jambes gratis ; & quand ils surent guéris on les mit à la porte. Quelques-uns eurent deux sous par jour, d'autres reçurent la gracieuse permission d'aller porter de porte en porte leurs membres mutilés, pour exciter la compassion des Huns ; & recevoir d'eux quelque morceau de pain dur.

Eusèbe commençoit à se guérir, on lui avoit mis une emplâtre sur la place du nez, & on avoit coupé fort adroitement un petit bout de bras qui étoit resté pendu à l'omoplate. Quand tout cela fut fait, & qu'il put sortir, on vint

lui annoncer que quoique l'engagement qu'il avoit contracté avec le Roi des Huns, fût à vie, le gracieux Roi des Huns, daignoit lui faire la faveur de lui rendre la liberté, pour le récompenser d'avoir perdu son nez & son bras droit. En lui annonçant cette nouvelle on lui ordonna de faire son paquet ; le Roi des Huns lui laissoit gracieusement l'uniforme qu'il avoit sur le corps, & on eut même la générosité de ne point en ôter la manche droite, qu'on auroit pu raisonnablement épargner, puisqu'elle étoit superflue à un homme qui n'avoit plus de bras droit. Mais le Roi des Huns étoit magnifique dans ses récompenses.

Quand Eusèbe eut fait son petit paquet, & qu'il eut pris son habit avec la manche superflue, un sergent le conduisit sur les frontières du Royaume des Huns. Dès qu'ils y surent arrivés, le sergent lui donna trois livres douze sous six deniers au nom du Roi des Huns, & lui défendit de la part de ce monarque gracieux, de jamais remettre le pied dans ses Etats.

CHAPITRE XLVII.

Le moyen de parvenir.

Quand on n'a plus que le bras gauche ; qu'on n'a point de nez, & qu'on ne possède que trois livres douze sous six deniers au lieu du bras droit & d'un nez, on n'est pas dans une situation fort avantageuse. Eusèbe qui connoissoit un peu le monde, sentoit toute l'horreur de son état, cependant le plaisir d'avoir recouvré sa liberté, adoucit son chagrin, & il aimoit mieux encore être sans nez & sans bras droit, que d'être obligé de tuer toute sa vie des hommes au service du Roi des Huns. Il n'étoit plus question de faire des souliers, il n'avoit plus de métier, en récompense, il portoit les glorieuses marques des héros, & trois livres douze sous dans sa poche. Mais avec ces glorieuses marques, les héros qui n'ont que trois livres douze sous risquent de mourir bientôt derrière un buisson de la terre qu'ils ont courageusement défendue ou conquise

Eusèbe marchoit devant lui, sans dessein, & résolu d'aller où le conduiroit le chemin sur lequel il se trouvoit. Au bout de deux heures, il apperçoit un joli château sur le bord de la route ; & un instant après il rencontra deux jeunes dames qui se promenoient sur la route.

A la vue d'un homme sans nez, les deux belles se mirent à rire aux éclats. Quel plaisant visage, ma chère ! un homme sans nez ! ah ! que cela est drôle

! & elles recommencèrent à rire comme des folles.

Ces folles-là n'ont guères de respect pour les héros, dit Eusèbe, en lui-même. Les belles approchent ; mon ami, dit une d'elles qui avoit l'air d'être la maîtresse accompagnée de sa femme de chambre, dis-nous un peu où tu as perdu ton nez. Dans le, chemin de la gloire & de l'honneur, répondit Eusèbe, au service du Roi des Huns. — Ah ! que cela est drôle ! & ton bras ? & pourquoi n'es tu pas resté chez le Roi des Huns pour qui tu as perdu ton nez & ton bras ? — C'est que je ne suis pas né sujets du Roi des Huns & que quand les étrangers qui le servent on perdu leur nez ou leur bras, on les chasse du pays avec trois livres douze sous. — Et de quel pays es-tu donc ? — d'un village des environs de la ville de Frivolipolis en Babimank. — Frivolipolis ; Babimanie ! un village ! & ton nom ? — Eusèbe ! — Eusèbe ! ah que cela est plaisant, & la belle dame se mit encore à rire de toutes ses forces. — Je ne vois point ce qu'il y a là de plaisant, dit Eusèbe un peu piqué. — Ah ma chère dit la belle à sa femme de chambre, voilà l'adonis qui fut jadis destiné à être mon époux, là dessus les ris recommencèrent. Comment ! dit Eusèbe ? que dites vous ? ne me laissez pas plus longtems dans l'incertitude. — Quoi ! tu ne reconnois plus Ursule ? — Ursule ! & comment êtes-vous montée ou descendue à l'état du je vous vois. Quels tons ! quelles manières ? quels ris inmodérés ! Vous n'êtes plus cette Ursule si modeste, si douce à qui j'avois donné mon cœur, qui m'avoit promis sa foi. — Ah que tu es plaisant avec ta foi ! nous étions deux sots, mon pauvre Eusèbe, & nous ne connoissons pas le cours des choses. Oh j'ai pris bien de l'expérience depuis que je ne t'ai vu. — Je le crois. — Tu fais que lorsque, tu partis, je gardois les troupeaux d'une ferme. Un jour que je chantois une chanson sur le bord d'un chemin, en gardant mes moutons, le curé du village passa par là ; il me vit, me parla, me proposa d'aller le servir, m'offrit un gros gage & j'acceptai.

Quand je fus chez lui, il me traita d'abord comme sa sœur, puis comme son amie, puis comme sa maîtresse. J'avois bien envie de résister à ses sollicitations, mais les soirées d'hiver étoient si longues, nous ne savions que faire, & puis quoi qu'il ne fût pas beau garçon, ses discours & plus encore ses gestes excitoient dans tous mes sens un trouble plus fort que ma raison. Bientôt je n'eus plus rien à lui refuser.

Au bout de quelque tems, Monsieur le Curé qui m'avoit traité comme sa sœur, comme son amie & comme sa maîtresse, ne me traita plus que comme sa femme. Il avoit jette les yeux sur une nouvelle gouvernante qu'il

destinoit à l'honneur de le servir, & en conséquence il ne cessoit de me tourmenter pour m'obliger à demander mon congé.

Grâces aux bontés de Monsieur le Curé, mon honneur étoit perdu dans le canton ; le plus pauvre fermier ne m'auroit plus laissé servir dans sa ferme. Je ne savois quel parti prendre, lorsque le fils du Seigneur du village vint passer deux moix au château. Il me vit, je lui plus, & m'ayant proposé de me mener à Frivolipolis, je partis avec lui pour cette grande ville. Ses feux ne furent pas plus durables que ceux de Monsieur le Curé ; il fit des dettes, se ruina, & finit par m'abandonner & me laisser dans la misère.

Je travaillai à faire une nouvelle connoissance, & la fortune me favorisa bientôt. Un soir vers la brune, je passois sous les fenêtres d'un hôtel, lorsqu'un vieillard me fit signe d'approcher ; je m'approche, il me fait des propositions, j'entre ; de ma vie je n'ai vu un ours plus dégoûtant ; mais que ne fait-on pas pour gagner sa vie ? Ses gens l'appelloient Votre Excellence, je le pris pour un grand Seigneur, je crus ma fortune faite, & voilà ce qui me donna du courage.

J'étois sur le point de le quitter, lorsqu'il s'approche de moi en me mettant dans la main un petit écu enveloppé dans un morceau de papier. Je sors furieuse, résolue de me venger du hideux avare. Mon homme étoit un des premiers Magistrats du royaume, & il avoit sa réputation à ménager, je profitai de la circonstance ; & six semaines après je fus le trouver en lui annonçant que j'avois eu le bonheur de concevoir dans ses doux embrassemens. Il n'en étoit rien, mais j'avois mes vues. Il parut frappé, me fit toutes fortes de promesses, & voulut me renvoyer. Non, Monseigneur, lui dis-je, je ne m'en vais pas ainsi, il me faut dix mille francs, ou je vais porter contre Votre Excellence une plainte en forme, qui vous déshonorera dans tout le royaume. A ces mots, mon homme pâlit. Il dispute, il crie, il presse, il caresse, il menace ; je suis inexorable, il me faut de l'argent. Enfin le vieil avare, attrapé par l'amour, ouvre son coffre-fort, & me donne les dix mille francs. En les donnant il me semble qu'il disoit toujours entre ses dents : *que Diable allois-je faire dans cette galère !*

Dès que j'eus dix mille francs, je quittai Frivolipolis, je vins m'établir en province, & me fis passer pour une veuve assez à son aise. Un riche président fait connoissance avec moi ; alors je jouois la vertu à merveille. Il m'attaque, je résiste, il me croit une Lucrèce, son amour s'enflamme, il me prie de lui faire l'honneur de devenir Madame la Présidente, j'eus la bonté d'y consentir. Le bon homme ne fut pas longtems content de moi, la vertu

étoit un rôle que je m'étois bien proposé de ne pas jouer longtems, il est trop difficile. Ma conduite l'a fait mourir de chagrin, c'étoit bien mon projet, mais j'ai si bien ménagé les choses qu'il m'a fait son unique héritière, & je suis à présent une & des plus grandes des plus impertinentes dames de la province.

Eusèbe ne pouvoit revenir de son étonnement. — Viens, mon ami, dit Ursule à Eusèbe, je te serai donner une petite chambre dans une de mes fermes, & tu vivras à ton aise. Mais à condition que tu ne paroistras jamais devant mes yeux, car ta figure après m'avoir fait rire, pourroit bien me faire évanouir à une seconde vue.

Eusèbe indigné de ces derniers mots tourne le dos à la vicieuse fortunée Ursule, & continue sa route en réfléchissant sur les moyens de parvenir.

CHAPITRE XLVIII.

L'ami des hommes.

Il y avoit dans ce tems-là sur la terre un Roi tel qu'on n'en avoit jamais vu, & qu'on n'en verra peut-être jamais. Né avec un esprit vaste & un génie profond, il avoit étudié toutes les folies de son siècle il les méprisoit. Son ame sensible lui faisoit haïr la guerre, mais il vit qu'il falloit faire la guerre pour se défendre, & il devint le plus grand-homme de guerre de son tems. Il avoit vu qu'un Prince n'est rien par ce qui l'environne, mais seulement par ses qualités personnelles, & il devint un grand Roi par ce qu'il étoit un grand homme. Il n'avoit point de gardes autour de lui qui donnassent des coups de bourade aux malheureux qui vouloient lui parler, il marchoit toujours seul comme un particulier, il étoit entouré de ses vertus & de sa gloire, & cette garde étoit plus forte que des fusils & des haliebardes, & il étoit plus respecté que les Rois dont les gardes donnent des coups de bourade. Le génie de ce Prince avoit opéré une révolution autour de lui on appelloit & son pays, le pays des philosophes.

Eusèbe avoit entendu parler du pays des philosophes, & il y tourna ses pas, croyant que c'étoit le seul pays où on pût trouver quelque compassion quand on n'avoit plus ni nez ni bras droit,

Eusèbe arrive en demandant l'aumône dans le pays des philosophes. Il y avoit fait déjà quelques lieues lorsqu'il rencontre un paysan & sa femme qui portoient un petit enfant perclus de ses membres, & qui se désoloient en

marchant. Voilà des malheureux, dit Eusèbe, abordons-les, il n'y a qu'eux qui aient le cœur sensible.

Qu'avez-vous à pleurer, mes amis, leur dit Eusèbe, Hélas ! dit la femme que nous sommes à plaindre ! nous sommes vassaux d'un grand Seigneur qui fait de beaux livres sur l'humanité, la bienfaisance & la population, & pour cela on l'appelle l'ami des hommes. Voilà que notre fils unique est devenu perclus de tous ses membres, nous avons été à la ville consulter un grand médecin qui veut guérir notre fils ; il a prié seulement notre Seigneur de le faire voir tous les jours par quelqu'un qui lui dise l'effet de ses remèdes, mais notre Seigneur qui n'est l'ami des hommes que dans ses beaux livres, nous a renvoyés durement en nous disant que nous étions des bêtes. Cependant ce n'est pas une bêtise de tâcher de guérir un fils unique qui est perclus de tous ses membres & qui mourra de faim s'il reste dans cet état, c'est la tendresse maternelle c'est la nature qui nous porte à ces démarches ; & parce que nous avons de la tendresse pour notre fils nous avons été traités de bêtes, par l'ami des hommes ; c'est bien dur. Cependant ce n'est pas nous qui sommes des bêtes, car nous avons toujours bien servi notre Seigneur, c'est nous qui avons coupé ses bleds, fauché ses foins, labouré ses terres. Et si notre fils est perdu pour toute sa vie, il ne pourra pas lui rendre les mêmes services ; & là dessus ces bonnes gens se mirent à sanglotter.

Eusèbe les consola, & il vit bien que tout le monde n'étoit pas philosophe dans le pays des philosophes. Eh bien leur dit Eusèbe j'irai dans votre village, je verrai votre enfant, & j'en rendrai compte au bon médecin. Les bonnes gens remercièrent Eusèbe, & ils le menèrent dans leur chaumière.

CHAPITRE XLIX.

Persécutions des subalternes dans le pays des philosophes.

Lorsqu'Eusèbe fut arrivé dans le village de l'ami des hommes, il coucha dans l'écurie des bons profonds ; qui lui donnèrent du pain & de l'eau. Comme il n'avoit rien à faire, il songea au moyen de gagner quelque chose avec son bras gauche. Puisque je suis dans le pays des philosophes, dit Eusèbe en lui-même, ne pourrois-je pas écrire quelque livre sur la philosophie ? On peut écrire avec la main gauche, & il s'accoutuma à écrire avec la main gauche.

Il sit un livre pour prouver qu'il ne falloit adorer qu'un seul Dieu, & mais l'ami des hommes qui n'aimoit pas les livres où on ne parloit point de son mérite, trouvoit impertinent qu'on n'adorât qu'un seul Dieu, qu'on admirât autre chose que sa personne ; en conséquence il cabala à l'insçu du Roi des philosophes, il prétendit que ce livre étoit contre la religion du pays des philosophes, qui toléroit toutes les religions, & il menaça Eusèbe de le faire mettre en prison s'il écrivoit davantage qu'il falloit adorer un seul Dieu.

Eusèbe qui étoit dans la terre de l'ami des hommes promit de ne plus écrire sur l'adoration d'un seul Dieu. Il se tourna d'un autre côté. Il fit un livre contre les désordres des filles de joie, & tâcha de les rendre ridicules. Autre persécution, l'ami des hommes qui n'étoit pas ennemi des filles, prétendoit que ce livre contenoit des injures contre deux où trois coureuses qu'il protégeoit, & le livre fut confisqué & supprimé dans le pays des philosophes.

Eusèbe prit le parti d'écrire sur la vertu ; mais l'ami des hommes se fâcha encore parce qu'il disoit que la peinture de la vertu étoit la satire des gens qui n'en ont point ; & il en conclut qu'il ne falloit pas écrire sur la vertu parce qu'il ne faut faire la satire de personne.

On venoit de défendre à Eusèbe d'écrire sur la vertu dans le pays des philosopha, lorsqu'il apprit la mort d'un journaliste qui laissoit une femme six enfans dans la misère. Voilà une bonne occasion, dit-il, d'écrire sans fâcher l'ami des hommes, continuons ce journal il ne contient qu'une collection de lois, ordonnances ; jugemens & autres pièces qui intéressent le bonheur des hommes. Je partagerai le profit avec la famille du défunt, & je serai une bonne action en gagnant ma vie.

Eusèbe continue le journal, & voilà encore l'ami des hommes dans une fureur épouvantable. Il prétendoit que les jugemens des tribunaux dévoient rester dans l'obscurité, attendu que les hommes qui n'ont pas le sens commun doivent se laisser mener par le nez par les juges & les ministres qui sont tous des génies sublimes. Il prétendoit que c'étoit une extravagance punissable de vouloir éclairer le monde, comme il avoit prétendu que c'étoit une bêtise de vouloir-faire guérir son enfant. En conséquence il fait défendre le journal, & voilà un homme, une femme & six enfans réduits encore à la misère par l'ami des hommes.

CHAPITRE L.

Entretien d'Eusèbe avec l'ami des hommes.

Parbleu, dit Eusèbe, ceci est un peu trop fort ; je n'ai qu'un bras & point de nez ; je n'ai plus aucune fortune à espérer dans le pays des philosophes. Là, comme ailleurs, la protection d'un sot vaut mieux qu'un vrai mérite. La vie m'est à charge, je ne crains point de la perdre, donnons nous le plaisir de mater un peu l'orgueil de ce pédant qui se fait appeler l'ami des hommes.

En disant ces mots, Eusèbe va au château. Malheureux ! s'écria l'ami des hommes en l'apercevant, n'est-ce pas toi qui écris pour de l'argent ? — Oui Monseigneur, j'écris pour de l'argent, mais je partage cet argent avec une famille infortunée, je soutiens une mère six enfans, & ce n'est pas là ce qui s'appelle être un malheureux, je vous assure que je n'ai jamais été si heureux que depuis que je fais cette bonne action. — Mais tu divulgues les ordonnances des ministres, les sentences des tribunaux ; & tu fais un crime en les divulguant. Il n'appartient pas à un particulier de juger de la conduite des ministres ni des tribunaux, & il ne lui est pas permis de publier des choses qui y ont rapport. — Eh dans quel droit avez-vous puisé ce principe, Monseigneur ? assurément ce n'est pas dans le droit de la nature. Quoi ! les tribunaux pourront disposer de ma fortune, de mon honneur, de ma vie ; de celle de mon père, de ma mère, de ma femme, de mes enfans ; ils pourront, sous le masque de la justice, me faire les injustices les plus révoltantes, il & faudra que je baise avec un respectueux silence leur glaive meurtrier & je ne pourrai publier les preuves de mon innocence ! & je ne pourrai citer au tribunal du public ces juges barbares ! En vérité, Monseigneur, ce principe n'est guères digne de l'ami des hommes. — Comment ! insolent ! sais-tu à qui tu parles ? — Oh, oui, Monseigneur... Tenez Monseigneur, croyez-moi, ne faites point de bruit, car je m'en moque. Quand on a perdu son nez & son bras droit à la guerre, quand on a pris dans l'hôpital du royaume de Babimanie le germe d'une maladie incurable, & quand on est dans le pays des philosophes, où le Roi écoute tout le monde, on se rit de la petite colère d'un grand Seigneur. Raisonnons, Monseigneur, c'est le partage des hommes, la menace ne convient qu'aux bêtes féroces.

Dites-moi un peu, Monseigneur, si les François, faisoient un crime de publier & d'imprimer les jugemens des tribunaux, la famille, du malheureux Calas rompu injustement, n'auroit pas été vengée, réhabilitée,

les juges scélérats qui l'ont condamné n'auroient pas été couverts d'ignominie, ils auroient continué à faire des jugemens de cette espèce & vingt innocens peut-être auroient péri sous le poignard des parlemens. C'est à Voltaire que cette famille infortunée doit sa consolation, c'est lui qui l'a tirée de la Mer d'ignominie où l'avoit plongée la scélératesse de quelques juges & la stupidité de quelques autres. Oh ! Monseigneur, si Voltaire, si le vengeur des Calas avoit vécu alors dans le royaume des philosophes, si c'eût été un tribunal de ce pays qui eût condamné les Calas ; si Voltaire vous eût présenté son manuscrit, avant que de le faire imprimer, votre orgueil auroit dit : *Un particulier n'est pas en droit de juger de critiquer publiquement les actions des juges, des magistrats, des ministres ; il vaut mieux rompre & brûler mille innocens que de prouver qu'un ministre ou un juge n'est qu'un méchant ou un sot. Ces fortes d'écrits ne corrigent point une nation, au contraire ils la corrompent. La manie d'éclairer le monde dégénère en extravagance ; & que sais-je moi, quelles autres extravagances vous auriez dites encore ? Mais qu'auriez vous prouvé par là, Monseigneur ? Rien, sinon que vous travaillez en secret à épaissir les ténèbres de votre nation, pendant que votre Roi travaille publiquement à l'éclairer. Quoi ! sur le trône même, les efforts de la vertu seront vains ? & le vice au pied du trône flattera de la droite détruira de la gauche, le vice saura se cacher ! pendant que l'aigle, le Roi des oiseaux planera dans les plus hautes contrées des airs, le vil hibou, sous l'obscurité d'un feuillage, écrasera dans ses serres cruelles un rossignol innocent & fera fuir tous ceux qu'il ne sauroit atteindre ! Ah ! Monseigneur, les loix qu'on ne sauroit faire exécuter ne prouvent autre chose que l'impuissance de ceux qui les sont. Si l'on défend à la raison d'imprimer ses arrêts dans le pays des philosophes, on ne le défendra pas dans le pays des Arabes qui sont tout pour de l'argent, & les grands Seigneurs du pays des philosophes, qui ne sont rien moins que des philosophes verront fondre sur eux du pays des Arabes, des ouvrages qui dévoileront leur sottise & leur méchanceté, & l'on abbatra les statues que ces messieurs s'étoient érigées eux-mêmes à la faveur des ténèbres, & on en dispersera les membres, & ils deviendront le jouet de la populace indignée, & le bon sens l'humanité seront vengés.*

Oui, Monseigneur, en vous élevant contre mes écrits, en troublant mes travaux, en écumant dans votre petite colère, contre la raison & la justice, vous agissez comme un homme qui n'a jamais rien vu que par la lucarne de sa gentilhommière. Ne voyez-vous pas que la liberté de penser dans le

monde, a des ressources indépendantes des petits tirans subalternes ? ne voyez-vous pas que pendant que le petit tiran subalterne forge sourdement les vils sers dont il croit enchaîner la plume du philosophe, cette plume, plus agile que les vents, vole dans d'autres climats, & que tôt ou tard on voit la tête de midas ? Et quand il n'y auroit plus d'endroit sur la terre, Monseigneur, quand il n'y en auroit plus où la raison n'osât élever sa voix sans la permission de vos lourds censeurs, quand vous mettriez des gardes à vos villes pour empêcher l'entrée des livres qui vous démasquent, les ballons aérostatiques nous fourniroient bientôt une voiture commode, où nous transporterions en souriant, les lumières & la vérité, & pendant que vos soldats regarderoient avec des lunettes le passage de notre globe, nous jetterions dans la cour du tiran, l'inscription que l'avilira aux yeux de la postérité.

L'ami des hommes n'avoit pas la repartie vive ; la hardiesse d'Eusèbe l'avoit frappé au point, qu'il étoit resté immobile, la bouche béante, comme un homme qui veut prononcer une parole, & dont l'étonnement à glacé les pensées, ses yeux fortoient de sa tête comme ceux d'un taureau en surie, sa bouche écumoit il tombe en syncope. Eusèbe ne pouvoit s'empêcher de rire de la sensibilité de Monseigneur, il s'approche de lui & lui crie dans l'oreille ; Monseigneur, si vous ne voulez qu'on n'écrive ni contre les vices, ni pour la vertu, ni pour le bon Dieu, ni contre les ignorans, ni contre les méchans ; ni contre les filles de joie, ni contre les pédans ; si vous défendez qu'on rassemble des matériaux pour l'histoire, que voulez vous donc qu'on écrive ? — Des vers à ma louange, dit Monseigneur que cette question avoit réveillé. Après cette belle conversation, Eusèbe se retira charmé d'avoir matté un grand Seigneur impertinent & ridicule.

CHAPITRE LI.

Belle action de l'ami des hommes.

Quand Monseigneur l'ami des hommes fut tout-a-fait revenu de sa syncope, il rugit comme la louve à qui on vient d'arracher ses petits, & n'osant se venger sur Eusèbe qui n'étoit pas peureux ; il jeta sa rage suries pauvres profonds qui l'avoient retiré chez eux ; & dont Eusèbe avoit pansé l'enfant. Le pauvre paysan devoit trente écus à son seigneur ; il le fit arracher de sa chaumière & traîner dans les prisons de la capitale, il écrivit

en même tems aux Magistrats de cette ville une lettre remarquable que l'on conserve dans les archives de la philosophie comme un monument qui fait autant d'honneur au cœur qu'à l'esprit de l'ami des hommes ; il ordonnoit dans cette lettre que l'on mit tout d'un coup ce malheureux dans les sers sans autre forme de procès. Mais le Magistrat qui connoissoit l'humanité du Roi des philosophes, ne mit point un homme dans les sers pour trente écus, par l'ordre de l'ami des hommes.

Quand Eusèbe apprit cette affreuse nouvelle, il pleura sur le malheur de ces pauvres gens ; il auroit bien voulu publier l'action atroce de Monseigneur, & la faire parvenir jusqu'au trône par la voie de l'impression mais il se souvint qu'une petite loi secrète, émanée, dans l'obscurité, de la crainte & de la mauvaise conscience d'un subalterne, défendoit de faire imprimer les atrocités des grands Seigneurs, & il ne fit rien imprimer. Mais il possédoit vingt-huit écus, il vendit trois de ses chemises pour faire les trente écus, & envoya cette somme à Monseigneur l'ami des hommes par la femme du malheureux. Vaine ressource ! il falloit payer la colère de Monseigneur. Pour traîner le bon paysan en prison, pour faire les écritures & les démarches nécessaires, il y avoit eu six écus de frais, & l'ami des hommes prenant par provision les trente écus d'Eusèbe, laissa le cultivateur en prison pour six écus, & tout cela dans la capitale du pays des Philosophes.

CHAPITRE LII.

Eusèbe prend à la fin le bon parti.

Quand Eusèbe connut l'ami des hommes, il sentit qu'il ne rauoit par bon demeurer dans ion voisinage, & encore moins dans sa terre, & il résolut de se retirer plutôt dans le fond des forêts, auprès des tigres & des ours, que de rester près du château de Monseigneur l'ami des hommes qui faisoit de beaux ouvrages sur la bienfaisance & la population, & qui rebutoit & injurioit ses malheureux vassaux qui avoient des enfans malades, qui vouloit les faire mettre dans les sers pour trente écus, & qui vouloit qu'on n'écrivît autre chose que des vers à sa louange.

Eusèbe partit pour la capitale du pays des philosophes résolu d'écrire des mensonges, puis qu'il étoit défendu de dire la vérité, même dans le pays des philosophes, & il commença par faire un pompeux éloge de l'ami des

hommes ; il loua, les mauvais ouvrages qu'il faisoit faire par des pédans aussi ignorants que lui, les petites aumônes qu'il distribuoit avec grand bruit pour avoir le plaisir de se faire donner dans les gazettes un air de bienfaisance ; mais il cacha avec foin ses vices & sa crapule, sa dureté envers es vassaux, & son impertinence envers tout le monde. Son orgueil fut appelle noblesse de sentimens, sa pédanterie érudition, son langage barbare éloquence, sa fierté gravité majestueuse.

Cependant personne ne voulut acheter l'éloge de l'ami des hommes, parce qu'on savoit bien dans le pays des philosophes que les louanges qu'on donne aux grands ne sont ordinairement qu'une certaine manière de demander l'aumône, de plus celui qui loue pour attraper un cordon jaune, jusqu'à celui qui loue pour avoir un ducat.

Comme Eusèbe ne retiroit pas les frais de l'impression, il écrivit à l'ami des hommes, lui envoya un bel exemplaire de son éloge couvert de papier doré, & le pria d'acheter toute l'édition pour empêcher qu'elle ne fût envoyée à l'épicier. L'ami des hommes acheta toute l'édition de son éloge, en fit donner à ses vassaux qui ne savoient pas lire, & fit coller le reste dans les salles de son château.

L'ami des hommes ne s'en tint pas là, il fut charmé du procédé d'Eusèbe, il le fit venir, lui parla avec bonté, & l'ami des hommes qui avoit fait mettre en prison un de ses vassaux pour trente écus & qui l'y retenoit pour six, l'ami des hommes donna cent écus à Eusèbe pour un misérable éloge.

Ma foi, dit Eusèbe quand il eut les cent écus, le révérend père Claude avoit bien raison ; pour gagner sa vie, il faut dire des mensonges & louer les sots puissans ; j'ai fait des souliers en tout bien en tout honneur, & je n'ai éprouvé que des brigandages ; j'ai écrit la vérité, je n'ai essuyé que des persécutions ; & deux pages de louanges en l'honneur d'un sat me produisent plus que deux cens paires d'escarpins bien faits, & qu'un beau discours sur la vertu ou une juste critique contre les pédants & les courtisanes. Mes amis, vous voulez qu'on vous loue ; eh bien, on vous louera ! & Eusèbe ne fit plus que des éloges, il fut chéri des grands Seigneurs, & tous ceux qu'il loua lui donnèrent de l'argent.

CHAPITRE LIII.

Retraite d'Eusèbe.

Quand Eusèbe eut loué tout le monde, la beauté des vieilles femmes, & l'esprit des imbéciles, & les lumières des sots, & les sottises des académiciens, & la modestie des grands seigneurs, & la bienfaisance des philosophes, & l'éloquence des pédans titrés, & la charité des prêtres ; quand il eut-amassé une petite somme à ce joli métier, il se dégoûta de louer, & partit pour une province du pays des philosophes dans le dessein d'y acheter une maison & un champ, & d'y finir le reste de ses jours. Il marchoit tranquillement sur la grande route, lorsqu'une pauvre femme couverte de lambeaux, vint lui demander l'aumône. Elle étoit encore jeune. Son air étoit doux modeste, sa physionomie annonçoit de grands chagrins supportés avec patience, & qui avoient donné à son ame le mépris du mal. Ses yeux éteints n'étoient point sans agrément, & on rémarquoit aisément qu'elle n'avoit pas toujours porté les exécrables livrées de la misère. Sa voix alloit au cœur. Eusèbe ne put l'entendre sans émotion : A votre âge, lui dit Eusèbe, qui a pu vous réduire dans l'état où vous êtes ? Vous me paraissez n'avoir pas été toujours malheureuse, comment Têtes vous devenue à ce point ? Hélas ! dit l'inconnue, c'est pour avoir suivi les mouvemens d'un cœur sensible & généreux. Je le crois bien, dit Eusèbe, je connois les hommes, les voilà bien. Mon père étoit menuisier, continua l'inconnue, il étoit riche, plusieurs amans me demandoient en mariage, mon père en distingua un qui étoit riche, j'en distinguai un qui ne l'étoit pas, mais mes espérances surent trompées, il fallut m'arracher à celui qui m'aimoit & que j'aimois, pour me jeter dans les bras de celui que mon cœur repoussoit. J'épousai ce dernier, il étoit dur méchant, son cœur ne connoissoit ni la sensibilité, ni la vertu ; le mien ne pouvoit trouver le bonheur que dans ces deux choses. A force de complaisances, de patience & de douceur, je croyois être parvenue à adoucir la rigueur de mon fort, lorsqu'un évènement me plongea dans l'horreur du désespoir. Mon mari qui avoit un métier honnête & lucratif, préféra une place où l'on est chargé de garder dans les prisons, les malheureux que le crime, ou le malheur y jette. Il fut geôlier... A ces mots Eusèbe considère plus attentivement l'inconnue, il se remet ses traits, c'est la geôlière qui lui a sauvé la vie. Quel spectacle, continua la geôlière, quel spectacle que la vue continuelle des malheureux ! & quel devoir à remplir que celui de les tourmenter ! Je n'entendois que le bruit des fers, ou les gémissemens de la douleur, ou les cris déchirans du désespoir. Je ne pouvois vivre dans cet état. L'amant que j'avois aimé mourut, j'étois condamnée à la douleur, je n'attendois plus de consolation

que de la mort, lorsque la pitié, l'amour & la générosité me rejetèrent dans un abîme de maux plus grand que ceux que j'éprouvois.

On amena un jour dans les prisons un jeune homme accusé d'avoir fait un meurtre. Sa physionomie douce & honnête, sa modestie, ses larmes me pénétrèrent le cœur, je persuadai à mon mari qu'il n'étoit pas coupable, je le pressai d'adoucir son sort, il le fit autant que son devoir le permettoit ; mais bientôt croyant qu'un sentiment plus tendre que la compassion m'intéressoit en faveur du jeune prisonnier, il me fit éprouver tout ce que la jalousie peut inspirer de plus cruel à un homme dur qui n'a reçu aucune éducation. Je vis que j'avois perdu pour toujours le repos & l'estime de mon mari, & qu'ainsi je n'avois plus aucune espérance de vivre heureuse avec lui. Le sentiment que j'avois pour le jeune homme n'étoit point encore de l'amour. Les mauvais traitemens de mon mari le firent naître.

Ces mauvais traitemens augmentèrent de jour en jour ; afin le juge criminel qui me poursuivoit sans cesse par un amour odieux, m'apprit un jour que ce méchant avoit fait des plaintes contre ma conduite, & qu'il étoit sur le point d'obtenir un ordre pour me faire enfermer. Le seul moyen que vous ayez, continua le juge, d'échapper au fort qui vous menace, c'est d'être favorable à mon amour. Hélas ! pour échapper à une punition, on ne m'offrit d'autre ressource que de la mériter.

Sur ces entrefaites, j'appris que le jeune homme venoit d'être condamné à être pendu, quoique tout le monde le crût innocent. Alors la compassion, l'amour, la crainte, la haine, le désespoir troublèrent mon imagination, je feignis de consentir à la passion du juge, j'exigeais de lui une somme pour prix de mes faveurs, il me donna un rendez vous ; mais au lieu de m'y rendre, je courus au cachot du jeune homme, je lui donnai l'argent, je lui facilitai les moyens de se sauver & je me jettai entre ses bras résolue à le suivre partout où il voudroit.

Le malheureux ! je lui salvois la vie, je mettois mon fort entre ses mains, je lui facrisiois tous mes devoirs, & il me trompa de la manière la plus vile & la plus cruelle ; il prend l'argent me promet de me suivre, & ... — Il vous quitta, interrompit Eusèbe. Mais ne vous a-t-il pas renvoyé votre argent depuis ce tems là ? — Hélas ! comment l'aurois-je pu savoir ? Victime infortunée de l'avarice, de la compassion, de la jalousie & de l'amour, je me hâtai de quitter ma patrie où je n'avois eu que des malheurs, & je vins dans le pays des philosophes où je croyois trouver des gens sensibles à ma peine. Il n'est point d'amis pour ceux qui sont dans le malheur. J'ai trouvé mille

séducteurs & pas un seul ami. J'aurois vécu à mon aise, si j'eusse choisi la route du vice, j'ai préféré la misère & la vertu. L'image de l'ingrat qui m'a trahie est sans cesse présente à mon cœur, elle y restera jusqu'à mon dernier soupir. Les maux qu'il m'a faits... Il les réparera, s'écria Eusèbe, il les réparera. Je suis ce malheureux Eusèbe à qui vous avez sauvé la vie ; voyez dans quel état les hommes m'ont mis. Je n'exige plus que vous unissiez votre fort au mien ; ma figure est trop affreuse, mais si vous voulez, nous ne nous quitterons plus, & nous serons amis jusqu'au dernier soupir. Là dessus Eusèbe conta ses aventures à la geôlière, il lui dit comme il l'avoit quittée parce qu'il aimoit Ursule, comme il avoit remis les cinquante louis au Prêtre qui avoit promis de réparer sa faute ; il lui dit comment il avoit été volé par les honnêtes gens secouru par les voleurs, dans quel état il avoit retrouvé sa chère Ursule & comment il avoit gagné quelque argent en louant des sots des entretenues.

Le geôlier étoit mort, la geôlière consentit à vivre avec Eusèbe, mais elle voulut l'épouser quoi qu'il n'eût point de nez ni de bras droit. Ils achetèrent une maison & un champ dans le royaume des philosophes, i& ls se marièrent ; ils eurent des enfans & vécurent heureux.

CHAPITRE LIV.

Eusèbe donne une bonne éducation à ses enfans.

Eusèbe eut deux enfans un garçon une fille. Il connoissoit le monde & savoit par expérience les bons moyens de parvenir. Il songea à donner à ses enfans une éducation qui les mît à couvert de la prison, des persécutions de la potence. Il n'y a que deux espèces de gens dans le monde, dit Eusèbe, les persécuteurs les perfécutés, & ce sont les honnêtes gens qui restent ordinairement dans la dernière classe. Faisons de mes enfans des gens adroits plutôt que des gens vertueux. C'est ainsi qu'ils seront fortune.

Eusèbe forme en conséquence le plan de leur éducation. Il ne s'amuse point à apprendre à son fils, ni la botanique, ni l'anatomie, ni la chymie ; il lui apprend à être faux, insinuant, flatteur & esclave ; il enseigne à sa fille, à être effrontée, coquette & impudent Afin de mieux les former en même tems dans la théorie & la pratique, il fit faire un mannequin qui représentoit un homme de grandeur naturelle ; il l'habilloit de toutes les manières, lui faisoit faire toutes fortes de gestes, & donnoit à ses enfans des conseils

relatifs à ce qu'ils voyoient. Ordinairement il mettoit à son mannequin un habit de ministre d'état, une grande perruque, un cordon bleu ; il le placoit sur une estrade, il lui le voit la tête le plus haut qu'il pouvoit ; puis, faisant entrer son fils dans la chambre, il le faisoit coucher pas terre, & s'avancer en rampant, jusqu'à la magnifique poupée. Lorsqu'il étoit près d'elle, il lui faisoit répéter tous les sots protocoles que les grands prennent pour des marques de respect, & qui n'en sont que de vaines démonstrations. Eusèbe placé derrière la poupée, lui faisoit tenir les discours les plus injurieux & les plus insolents, & il apprenoit à son fils à s'incliner à chaque injure, ou à baiser respectueusement le bas de l'habit de Monseigneur. D'autres fois il lui faisoit dire des bêtises qu'il donnoit pour des bons mots, & il accoutumoit le petit Eusèbe à s'écrier à chaque sottise, à rire de toutes ses forces, & à dire qu'il l'avoit jamais rien entendu de si joli & de si spirituel.

D'autre fois, après que l'enfant avoit cause tranquillement avec la poupée, tout-à-coup Eusèbe lui faisoit allonger le bras, & elle donnoit un grand soufflet au petit Eusèbe. Alors il falloir que le petit Eusèbe fît un sourire agréable, une grande révérence pour remercier Monseigneur, & qu'il présentât gracieusement l'autre joue. Quelque fois aussi la poupée faisoit tourner brusquement le petit Eusèbe, avec sa main, & lui appliquoit ensuite un grand coup de pied dans le derrière, qui lui cassoit le nez & les dents sur le plancher. Alors le petit Eusèbe s'essuyait lestement, mettoit ses dents dans sa poche & se retournoit bien vite vis-à-vis de Monseigneur, comme si de rien n'étoit.

Les exercices de Mademoiselle Eusèbe étoient differens ; quand elle entroit dans la chambre la tête haute, la gorge découverte, elle fredonnoit une ariette, essayoit un pas de bâlet, s'avançoit lestement auprès de Monseigneur, le regardoit tendrement, puis feignoit de ne le plus regarder ; la poupée faisoit signe d'approcher, la petite détournait la tête, la poupée faisoit encore signe, la petite Eusèbe refusoit encore. La poupée faisoit des mouvemens de tête en signe de menaces. La petite appochoit alors en souriant, prenoit la main de Monseigneur, lui caressait les joues, tournoit sa perruque & rioit comme une folle ; & Monseigneur l'embrassoit amoureusement.

Il y avoit un autre exercice non moins divertissant qu'Eusèbe apprenoit à ses enfans. Le frère & la sœur se plaçoient devant la poupée à quelque distance, la poupée tenoit dans la main une bourse pleine de pièces de

monnoie, la lançoit au hazard dans la chambre, & les deux enfans se disputoient à l'envi à qui l'attraperoit le mieux.

Voilà la première partie de l'éducation des enfans d'Eusèbe. Voici la seconde. Celle-ci n'étoit que pour le garçon, les filles n'ont pas besoin d'approfondir les sciences. Eusèbe faisoit avec de la paille ou de l'osier des espèces de figures d'hommes qu'il habilloit en profonds, en artisans ou de quelqu'autre manière, & il accoutumoit le petit Eusèbe à courir sur ces figures au moindre signe de la grande poupée, & à leur enlever adroitement quelques pièces de monnoie, qu'ils avoient dans leur poche, où quelque mauvais lambeau de leur habillements ou quelque outil de leur profession. Il en prenoit finement les trois quarts pour lui, & portoit le reste à la grande poupée.

Les figures des malheureux se remuoient quelque fois sous le petit Eusèbe au moyen d'une corde que le père tiroit ; & dès que le petit Eusèbe appercevoit le moindre mouvement, il leur mettoit le genou sur l'estomac & les pressoit jusqu'à ce qu'ils ne remuassent plus.

Souvent Eusèbe mettoit à la grande poupée un papier entre les mains, comme si c'eût été un manuscrit composé par Monseigneur. Eusèbe prenoit ensuite quelque discours académique ou quelque mauvais poème & les lisoit derrière la poupée en lui faisant faire en même tems différens gestes, comme d'un auteur qui lit son ouvrage. Le petit Eusèbe étoit auprès de la poupée, de bout de peur qu'il ne s'endorme, & à chaque endroit où la poupée faisoit certains gestes, il se récrioit d'un air d'enthousiasme & d'admiration : charmant ! délicieux ! superbe ! magnifique ! Au commencement les lectures n'étoient pas longues, car souvent le pauvre petit Eusèbe s'endormoit tout de bout à la première phrase ; & il ne faut pas rebuter les enfans. Mais insensiblement il s'accontuma à entendre lire une page toute entière, puis deux, puis quatre, & enfin il put entendre un volume tout entier sans bailler ni fermer les yeux ; tant il est vrai que l'éducation fait tout, & que l'habitude peut changer la nature.

Eusèbe apprit aussi à son fils à faire des livrés. Pour faire la fortune en Ecrivain, disoit Eusèbe à son fils, tu n'as pas besoin d'étudier. Commence par faire ta cour aux grands, comme je te l'ai enseigné. Observe, non quels sont les philosophes les plus savans, ou les écrivains les plus agréables, mais quels sont ceux qui sont en laveur. Flatte-les, caresse-les, loue leurs ouvrages, prône les partout, chante leurs louanges à tort & à travers, & ils te loueront aussi, & ils écriront, & ils diront partout que tu as les plus belles

dispositions du monde. Ensuite choisis sur quel sujets tu veux écrire. Mais dans ce choix, étudie toujours le goût & l'intérêt de tes prôneurs... Quand ton choix sera bien fait, va trouver tes prôneurs, dis leur ton projet, fais leur sentir que tu ne manqueras pas une occasion de leur donner des louanges. Ce dernier article est essentiel ; si tu écris une ligne sans leur avis & leur consentement tu es perdu. Après cela prend trois ou quatre des meilleurs ouvrages que l'on a écrits sur la matière que tu veux traiter ; cherche dans la table des matières les choses qui entrent le mieux dans ton plan, jettes tout cela au hasard sur le papier, puis couds tout cela ensemble ayant foin de faire revenir à chaque page un petit mot à la louange de ceux que tu auras intérêt de flatter.

Quand ton ouvrage sera fait, il faudra songer à la dédicace & à la préface. Voilà les deux parties les plus essentielles d'un ouvrage, quand on veut qu'il nous mène sourdement à la fortune, qu'on préfère & l'argent à la célébrité. Il est essentiel surtout que tu choisisses avec intelligence la personne à qui tu dédies. Prends quelque grand Seigneur, & choisis le plus riche & le plus sot. Ta dédicace sera au moins de cinq ou six pages, quelque mince que soit le corps de l'ouvrage ; & tout sera plein des louanges pompeuses de ton héros. Tu loueras sa noblesse & l'ancienneté de sa maison, quand son grand père auroit été laquais ; la magnificence de ses habits & de ses équipages ; les beaux yeux de sa femme, les eût-elle bordés d'écarlate ; l'esprit de ses marmots, fussent-ils aussi sots que leur père ; son amour pour les sciences, quand même il ne sauroit pas lire : tu loueras son goût délicieux, son discernement, son esprit, son jugement ; tu lui seras accroire que l'univers attend respectueusement son jugement pour se décider.

Quand l'ouvrage sera imprimé, fais en relire un bel exemplaire en maroquin, fais appliquer sur la couverture les armes du Seigneur à qui tu as dédié. Après cela prends un air humble, modeste, compose ton visage, gratte à la porte de l'antichambre de Monseigneur. S'il te fait attendre, comme cela est dans l'ordre, fais pendant ce tems-là la cour aux laquais, donne leur à chacun un exemplaire de ton livre en papier doré ; &, quand Monseigneur paroîtra mets un genoux en terre & présente lui ton livre. Si Monseigneur est satisfait, il te sera peut-être diner à l'office avec les valets & les femmes de chambre, chose excellente si tu fais en profiter. Bientôt tu parviendras peut-être à l'honneur de manger même à la table de Monseigneur, quand il aura pris médecine & qu'on ne pourra pas inviter d'honnêtes gens. Autre bonne occasion.

Si tu as bien choisi ton protecteur, & que tu aies su profiter des occasions, il te chargera bientôt de faire des vers pour sa maîtresse ou pour sa petite chienne, & voilà ta fortune en bon train.

Quant à la préface, ne manque pas d'y nommer tous les savans, tous les gens de lettres qui peuvent te faire du bien ou du mal, dis que tu dois tout à leurs lumières, à leurs conseils, à leur protection. Porte-leur aussi un exemplaire bien relié, observe toujours de te tenir debout pendant qu'ils seront assis. Mais ne leur parle pas de ton livre plus de cinq minutes, fais passer adroitement la conversation sur leurs ouvrages, & lis-leur ce préface.

Ton livre sera oublié, méprisé du public, j'en conviens ; mais il te sera de puissans protecteurs, il te mettra dans la route de la fortune, tes espérances deviendront aussi brillantes que celles des laquais de ton protecteur, & que veux tu de plus ?

Dans ses instructions, Eusèbe n'oublioit point la vertu. La vertu, disoit-il à ses enfans, la vertu est une espèce d'habit de cérémonie qu'il faut poster en public, & qui gêne dans le particulier ; on s'en débarasse en rentrant chez soi. La vertu est fondée sur la nature & l'ordre, & c'est le caprice, les vices l'or qui gouvernent le monde. Ces trois choses se réunissent pour former un torrent impétueux qui renverse tout du midi au nord, de l'occident à l'orient. Si la vertu paroît au milieu de ce torrent, c'est un foible roseau qui doit être bientôt englouti dans les flots. Le seul usage qu'on puisse faire de la vertu, c'est de s'en servir comme d'un prétexte pour perdre ses concurrens ou ses ennemis. La vertu est le manteau du fourbe, & l'écueil des âmes honnêtes.

Voilà mes enfans, continuoit Eusèbe, voilà les moyens de parvenir tels que l'expérience me les a fourni. Quand vous serez parvenus, vous n'aurez pas de peine à vous soutenir. Soyez bas avec vos supérieurs, flattez leurs penchans & leurs vices. N'osez jamais avoir devant eux un sentiment à vous ; élevez ceux qu'ils veulent élever, perdez ceux qu'ils veulent perdre, ayez toujours foin de vous renfermer dans cette espèce d'orgueil qui en impose au public, que la gravité insolente, que le mépris insultant vous tiennent lieu de mérite aux yeux du peuple. Quand on n'a pas un mérite réel, c'est le seul parti qu'il y ait à prendre.

CHAPITRE LV.

Le petit Eusèbe entre dans la carrière de la fortune.

Quand Eusèbe vit son fils bien fort sur les principes qu'il lui avoir inculqués, il songea à le mettre en apprentissage. Il se demanda, comment la plupart des gens en place nés sans fortune ont-ils commencé ? comment ce conseiller, ce président, ce financier, sont-ils parvenus à leurs emplois ? en grimpant derrière le carosse d'un grand Seigneur, en lui chaussant sa chemise, en portant ses billets doux. Je n'ai donc rien de mieux à faire que de mettre mon fils laquais, c'est le premier pas à la fortune dans la plupart des pays du monde, & Eusèbe chercha pour son fils une place de laquais.

Le village où demouroit Eusèbe appartenoit à un Seigneur ; car outre les souverains qui gouvernent les hommes en général, il y a partout des petits Seigneurs qui les plument en particulier. Eusèbe va chez le Seigneur du village & lui présente son fils. Le jeune homme étoit tout formé. Monseigneur, dit Eusèbe, ce n'est pas à cause que c'est mon fils, mais je lui ai donné toute l'éducation nécessaire pour servir un Seigneur. Il est souple, bas, rampant, flatteur, faux, intrigant, c'est un trésor pour un gentilhomme. Vous pouvez-lui donner trente soufflets par jour, cinquante coups de pieds dans le derrière, il n'en sera pas moins soumis & respectueux. Le Seigneur du village essaya les dispositions d'Eusèbe ; & voyant qu'il étoit souple comme un gant, il le prit à son service & prédit qu'il seroit sa fortune.

CHAPITRE LVI.

Succès de Mademoiselle Eusèbe.

Mais voilà que tout d'un coup le Roi des Bulgares déclare la guerre au Roi des philosophes. Les armées sont sur pied, elles s'avancent. Le village où demouroit Eusèbe étoit sur les frontières du pays des Philosophes, l'armée des Bulgares en approche, le général étoit un grand homme à moustache épaisse qui n'entendoit pas raillerie, & qui vouloit brûler le village pour donner un petit divertissement à ses officiers.

Dès qu'on apprit dans le village d'Eusèbe, que le Général des Bulgares vouloit mettre le feu à toutes les chaumières & à toutes les granges pour se divertir ; on s'assembla à la hâte dans la grande sale du Seigneur, & il fut résolu que les vieillards du village, iroient tous pieds nus & la corde au cou embrasser les genoux du général à grandes moustaches. On s'imaginoit que ces vieillards à cheveux blancs feroient grande impression sur le cœur d'un

Bulgare à longues moustaches, & l'on se promettoit les fuites les plus heureuses de cette respectable ambassade.

Les vieillards partent, ils arrivent au camp, ils sont admis devant le Général, ils se jettent à ses genoux. Le Général jouit d'un grand plaisir en voyant la vertu en cheveux blancs prosternée devant, la force. Il retrousse sa moustache, jette un regard de dédain sur les infortunés, reprend gravement le chemin de sa tente, croyant avoir bien soutenu l'honneur de sa place.

Pendant que les vieillards étoient au camp, Eusèbe avoit pitié de la folie des profonds qui s'imaginoient que les vieillards à cheveux blancs pouvoient attendrir le cœur d'un Général Bulgare. Il fit mettre à sa petite fille qui avoit quinze ans, son plus joli jupon, son bavolet le plus élégant, & sur sa tête un joli petit chapeau garni de fleurs, & penché d'un air coquet sur l'oreil le gauche. Il lui fit lever la tête, découvrir la gorge, & l'envoia ainsi au général des bulgares, en chantant une ariette & en denfant un rigaudon. La petite Eusèbe traverse les corps-de-garde, il lui en coute quelques baisers, afin elle parvient à la tente du général. A la vue du petit chapeau & des yeux fripons de la petite Eusèbe, le Bulgare quitte sa gravité ; la petite n'aura pas besoin de se mettre à genoux comme les vertueux vieillards. Le Général s'approche la prend sur ses genoux ; elle pleure... — Essuyez vos larmes, ma belle enfant. — Hélas, Monseigneur, comment pleurerois-je pas ? on va brûler la maison de mon père & de ma mère, & mes jolis chapeaux, & mes bas de soie, & mon beau mouchoir de gaze. Donnez-moi un baiser dit le général, & on ne brûlera rien. — Votre parole d'honneur ! — Ma parole d'honneur. La petite donna un baiser, & le général tint parole, car les gentilshommes ne manquent jamais à leur parole. Et voilà comme le baiser d'une jolie fille peut produire plus de bien que la vertu de cent vieillards à cheveux blancs.

CHAPITRE LVII.

Eusèbe fait une bonne maison.

La petite Eusèbe resta quelque tems au camp, & fit connoissance avec les principaux officiers de l'armée ils surent aussi généreux qu'elle fut complaisante ; & elle tira d'eux une bonne somme. Lors qu'elle fut sur le point de partir, le général à grandes moustaches lui donna aussi une bourse

pleine de ducats ; de forte qu'après avoir eu le bonheur de sauver le village, elle rapporta encore chez son père une somme assez considérable.

De cette manière, la maison d'Eusèbe le monta bientôt. Son fils étoit en belle passe, sa fille adoucissoit la férocité d'un général Bulgare & gagnoit de l'argent, que manquoit-il au bonheur de cette honnête famille ?

Ce n'étoit pas seulement en rems de guerre que la petite Eusèbe exerçoit ses talens, elle étoit fort considérée au château, elle avoit assez souvent l'honneur de manger à la table de Monseigneur, servie par son frère ; & quand ce galant seigneur alloit à la ville, il ne revenoit jamais sans lui rapporter quelque chapeau élégant, ou quelques paires de gans à la Figaro.

Eusèbe faisoit cultiver son champ par un laboureur ; parce qu'il ne pouvoit pas le cultiver lui-même ; & que son fils avoit choisi une profession plus noble & plus lucrative. Le laboureur qui cultivoit le champ d'Eusèbe avoit un fils, ce fils étoit amoureux de Mademoiselle Eusèbe, parce qu'il auroit bien voulu avoir une femme qui avoit de jolis chapeaux, des mitaines à la figaro, & un frère laquais chez Monseigneur. D'après son plan, il comptoit bien que le champ d'Eusèbe lui reviendrait un jour ; en conséquence, en labourant ce champ, il avançoit à chaque fois un peu sur le champ de son voisin qui étoit un pauvre vieillard. Au bout de quelques labourages, les progrès surent évidents. Un beau jour de printems le vieillard prit son bâton se traîna lentement jusqu'à son champ. Il s'aperçut du vol & revint chez lui pénétré de douleur. Il s'adresse au seigneur du lieu, forme sa plainte au bailli ; on examine l'affaire, on entend les témoins, on écrit, on dispute, on embrouille. La friponnerie du laboureur est évidente ; la justice est du côté du vieillard, mais qu'est-ce que la justice contre une jolie fille & le laquais d'un seigneur ? Le jeune Eusèbe va avec sa sœur chez Monseigneur, on lui explique la chose, il comprend le sin de l'affaire, renvoie le frère & la sœur, & fait venir le bailli. Le Baillis comprit l'affaire à demi-mot ; on sit naître des incidens, on multiplia les frais ; & comme le pauvre homme ne pouvoit y suffire, on le débouta de sa demande, & le baillif prit le reste du champ pour ses peines, & le bon vieillard mourut de chagrin.

Quelques affaires de cette espèce eurent bientôt rendu Eusèbe un des hommes les plus considérables du canton. Il étoit craint, respecté, & personne n'osoit lui faire du mal. Après Monseigneur & son fils le laquais, c'étoit le premier homme du village. Au bout de quelques années, le jeune Eusèbe devint secrétaire de Monseigneur, puis son homme d'affaire, puis il

acheta une charge & un titre, puis il fut à la ville tint un rang distingué dans la société.

Mademoiselle Eusèbe avoit épousé le jeune laboureur, qui savoit si bien agrandir un champ, & Monseigneur qui la protégeoit eut bientôt bâti leur petite somme de concert avec le baillis.

Eusèbe le fils fit venir son beau-frère à la ville & le poussa dans les affaires, & sa jolie petite épouse qui n'avoit pas oublié le moyen de parvenir, l'exerçoit à merveilles à la ville, en peu de tems on vit croître à vue d'œil la fortune & la considération de tous ces honnêtes gens.

CHAPITRE LVIII.

Mort d'Eusèbe.

Eusèbe vieillit ainsi en voyant de tous côtés la bénédiction se répandre sur lui & sur ses enfans.

S'il avoit quelque maux, c'étoit ceux qu'il s'étoit attirés dans le tems de sa vertu. La maladie dont il avoit pris le germe à l'hôpital de Frivolipolis se manifesta cruellement dans le tems de sa vieillesse. Eusèbe vit approcher le terme de sa vie. Quand il se sentit affoibli au point de n'avoir plus d'espérance, il fit venir son fils & sa fille, puis il leur parla en ces termes.

Mes enfans, mes forces m'abandonnent, bientôt je vais quitter cette vie pour passer dans l'autre. J'ai voulu vous voir avant que de mourir, pour jouir de vos derniers embrassemens. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous rendre heureux dans le monde, & j'ai eu le bonheur d'y réussir. L'expérience m'avoit tracé la route que je devais suivre. J'aurois pu vous élever dans les principes sévères de la vertu, comme mon père m'avoit élevé ; mais hélas ! à quoi m'a-t-elle servi cette vertu qu'il m'avoit enseignée ? Elle m'a fait chasser, persécuter, emprisonner, voler, mutiler. Les hommes par leurs procédés m'ont fait rentrer malgré moi dans la carrière d'iniquité qu'ils ont tracée. Je vous aimais trop pour vous exposer à éprouver le fort que j'avois éprouvé dans ma jeunesse, il auroit mieux valu peut-être que je vous eusse étouffé, au berceau. Si je me suis trompé le ciel qui permet le système de mal que les hommes ont élevé, me pardonnera peut-être. C'est la tendresse que j'ai eue pour vous qui m'a égaré, les hommes ont forcé la vertu même à se souiller de leurs vices. Tous mes ancêtres surent vertueux, & tous furent malheureux & pauvres. C'est à moi

que commence une nouvelle génération, oublions nos ancêtres, ils seroient notre honte, nous avons abandonné leurs principes. Une nouvelle carrière s'ouvre pour vous ; il vous faut de nouveaux titres. Voici, continua-t-il en cherchant derrière le chevet de son lit, voici un trésor que je vous ai caché jusqu'à présent ; il vous sera aussi, utile à l'un qu'à l'autre, & vous pourrez en jouir également sans le partager. En disant ces mots, il leur donne le parchemin & la petite boîte de ser blanc qu'il avoit achetés autrefois. Je n'ai point voulu jusqu'à présent vous donner cette pièce précieuse, parce que votre fortune ne me paroissoit pas assez bien assurée. Le bien le plus estimé dans le monde, c'est l'or ; le second c'est l'opinion avantageuse que l'on a attachée à certaines races. La noblesse sans l'or est un triste avantage, & le noble pauvre est plus méprisé encore que le pauvre roturier, parce qu'il y a un contraste humiliant entre & ce qu'il paroît devoir être ce qu'il est Vous possédez de l'or, mes enfans, voilà de quoi parvenir à la considération. Avec ce morceau de parchemin & cette petite boîte de ser blanc pleine de cire, vous pouvez prétendre aux dignités les plus éminentes, aux places les plus importantes, à des places où vous aurez entre vos mains le fort des provinces & des états. Le mérite & la vertu seuls n'auroient jamais pu vous y conduire. En achevant ces mots, Eusèbe baisa tendrement ses enfans, & mourut tranquillement en rejetant sur la société le crime d'avoir préparé une génération corrompue.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Eusèbe, ou les Beaux profits de la vertu dans le siècle où nous vivons [par Jean-Charles Laveaux]

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5795145n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr